

LES  
VIEILLERIES

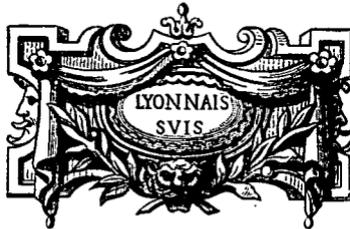
LYONNAISES

DE

Nizier du Puitspelu

SECONDE ÉDITION

revue, corrigée et considérablement augmentée.



LYON

*BERNOUX ET CUMIN, ÉDITEURS*

6, Rue de la République.

—  
M D C C C X C I



## L'AUTEUR

AU FAVORABLE LECTEUR LYONNAIS

UE si tu t'enquières, ami lecteur, de la raison pourquoi cette seconde édition, je te dirai apertement que c'est parce que, la première étant épuisée, et montant dans les encans à des prix ridiculement forcés, des éditeurs m'ont requis et prié d'en mettre au jour une nouvelle. Ceci est la raison externe, pour le commun peuple, mais à toi je te confesserai privéement dans le canal auditif, que la raison occulte et interne, c'est que

j'avais fait maint bousillage dans la première édition à l'endroit de nos bons vieux mots lyonnais, et que j'ai toujours oui-dire à feu mon grand, qu'il fallait toujours se dire bête à soi-même avant que les autres vous le disent.

Adonc lorsque j'écrivais lesdites Vieilleries dont plusieurs chapitres sont fort jeunes sans doute, car ils n'ont guère que vingt ans d'âge, je me laissais aller après une curiosité passionnée de tracer la lignée des mots de notre parler populaire. Je farfouillai pour cela en quelques ouvrages communs de philologie, qui eux-mêmes étaient nés quelque quinze ou vingt années auparavant, ne me doutant naïvement que « la science », comme cela se dit au jour d'aujourd'hui, avait été remise à la fonte, et que sous peu elle le serait derechef. Hélas, ainsi que l'écrit le sage Salomon au livre de Patience (la langue m'a fourché, je voulais dire Sapience, mais cela revient au même, la souveraine sagesse étant d'être patient) :

Qui ne sait rien, de rien ne doute.

Je ne tardai guère à m'apercevoir, quoique tardivement, que même il ne suffit pas de se tenir au fait des travaux

des doctes, mais encore qu'il y faut ce que les anciens appelaient μέθοδος, c'est pour dire qu'il faut aller « selon la voie » ; et qu'icelle μέθοδος, on la doit étudier opiniâtrément, encore que ce soit moins délectable que de se chauffer le ventre au soleil. — « On a tâché moyen d'y faire, » comme disait modestement feu mon maître d'apprentissage, que Dieu ait son âme.

Chemin faisant, j'ai pris envie de refondre force choses. J'ai écrit maint nouveau chapitre, dont l'un en la bonne compagnie de ce pauvre Duroquet le veloutier, de l'Académie du Gourguillon, mort récemment, hélas ! J'ai corrigé de ci, corrigé de là. Enfin j'ai tant dépassé et repassé de trame, tant tissé de nouvelles façures, tant pinceté d'ouvrage, tant et si bien remondé mes longueurs, tant passé le polissoir, que c'est quasiment une pièce nouvelle que je te présente, ami lecteur, en te priant la visiter d'un œil bénin et la recevoir, ainsi qu'elle t'est offerte, cordialement.





## LE VIEUX CANUT

**B** IEN sûr qu'il y a encore des canuts vieux, mais y a-t-il encore de vieux canuts ? A savoir. Ce canut, qui était déjà bien âgé quand j'étais tout jeune, il avait quelque chose de particulièrement bonhomme, naïf, et, par dessus tout, patriarcal. L'atelier : compagnon, compagne<sup>1</sup>, apprenti, apprentisse, c'était sa famille. On me dit qu'aujourd'hui l'on ne forme plus d'apprentis ; la profession ne se perpétue pas, elle émigre à la campagne, ou bien l'atelier disparaît et l'usine le remplace. Si cela se réalise jamais, Lyon ne sera plus Lyon.

1. Le compagnon, la compagne sont des ouvriers qui ne possèdent pas leur métier, mais travaillent sur le métier du maître, en lui abandonnant la moitié de la façon.

*Les Vieilleries lyonnaises.*

1

\*  
\*\*

C'était « drôle », ces ateliers. J'ai parlé des apprentis, des apprentisses. Il me semble qu'à ces membres de la famille il faut joindre le coucou. Il y a si longtemps qu'il sonne pour elle ! Il avait sonné pour l'arrière-grand-père. C'est un membre de la famille qui ne meurt pas, voilà tout.

Et de fait, ce n'était pas seulement dans les ateliers de canuts qu'il sonnait. Voire dans toutes les honnêtes salles à manger bourgeoises. Le nôtre figure encore, avec sa haute caisse de noyer noirci par l'âge, à moulures contournées, du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis deux cents ans bientôt, on ne l'a jamais réparé, et il sonne toujours ! A telles enseignes que les voisins de l'autre côté du mur mitoyen se plaignent d'être réveillés la nuit. Et il sonnera encore quand nous n'y serons plus pour l'entendre.

\*  
\*\*

Continuant mon propos, n'est-ce point chose pour surprendre le Parisien que l'art de la soie, suivant l'expression de nos pères, entendant dire par là que l'ouvrier en soie était un artiste ? Là, point de ces réunions d'ouvriers dans de vastes usines, sortant et rentrant à la cloche, qu'on paie le samedi soir, et qui aussitôt encombrent les comptoirs, les zincs, les manne-zincs, que sais-je, avec tous leurs noms ! Et en avant l'alcool, le fil-en-quatre, le paf, le tord-boyaux, que sais-je encore ! Et pendant ce temps, la femme crève de faim à la maison avec les enfants. Chez nous, du moins, la femme n'est point isolée de son mari ; la fille, de son père. Lorsque, en 1869, je crois,

M. Jules Vallès vint à Lyon, soi-disant à celle fin « d'étudier la question ouvrière », il visita la Croix-Rousse. Il y cherchait le sujet de ces peintures d'un « socialisme réaliste » qui, dans les journaux, rapportent si gros à leurs auteurs. C'est véritablement ceux-là qui s'engraissent de la sueur du peuple ! Il fut révolté de ces mœurs honnêtes, de ces ateliers où chacun travaillait tranquillement, sans déclamation ni emphase. Or l'avait-on convié le soir à festoyer chez Antoine, rue de l'Impératrice, avec Pierre Dupont. Il y vint, fit attendre deux heures, naturellement ; fut grossier, « poseur », et comme on lui demandait ses impressions sur la visite du matin : « Rien à faire, dit-il, ça pue la famille. » — La famille, c'était l'ennemi.

\*  
\*\*

Pas moins, ces bons vieux ateliers de canut, ça vaut mieux que ces caravansérails d'usine où l'ouvrier n'est plus qu'un numéro matricule. Dans ces ateliers la vie m'y a paru douce. Voire que, parfois, il y avait des apprentisses qui jetaient une lueur de printemps. Non que, d'ordinaire, elles fussent jolies. Nos pauvres canuses sont volontiers étiolées, peu soignées de leur personne, et font mince figure au prix d'une belle bôye de Condrieu, charpentée en Vénus antique. Mais jeunesse est toujours friande. Pour qui a seize ans, toutes les femmes sont jolies, voire en dépit des pantouffles acculées et des bas en craquelins. Ce n'est qu'une affaire du plus au moins.

Il n'y a qu'une chose que je ne goûtais pas. L'hiver, dans notre atelier, par rapport au froid, l'apprentisse, sous ses cotillons, portait des pantalons de velours noir descendant jusqu'aux talons. Elle semblait un pigeon pattu. Cela, c'eût été

pour dépoétiser Lamartine lui-même ! Je veux bien que ce fût plus convenable pour monter sur la suspente. Mais enfin j'aurais mieux aimé de vraies jambes, même pour monter sur la suspente.

\*  
\* \*

En ces temps préhistoriques où la hiérarchie existait et où les enfants ne disaient pas encore : « Grand'maman, tu m'embêtes ! » le chef d'atelier avait une autorité morale, quelque chose d'un patriarche, mais d'un patriarche en tricot et en bonnet de coton. En ma jeunesse on ne disait déjà plus : « Not'maître », mais les autres fois, c'était le terme accepté en parlant au chef d'atelier. Nous avions en rue Neyret, voilà plus de cinquante ans, le père Burland, un bon « bargeois », entouré du respect de tous, et le méritant. Je le vois encore quand il venait à la maison, rasé, propre, avec un chapeau monté<sup>1</sup>, une vagnote<sup>2</sup> noire, linge éblouissant. En ce temps-là il n'y avait quasi point de régisseurs (on les appelait des regrettiers) et d'être propriétaire, c'était un titre à une amitié déférente, mais sincère. Le père du père Burland était déjà dans la maison, aussi canut. Ce bonhomme, après six journées de seize heures, s'offrait un petit divertissement le dimanche. En sortant de vêpres, il achetait une petite miche, et allait boire une chopine, en devisant du temps qu'il fait avec quelques voisins, car le voisinage est aussi un degré inférieur de l'amitié. Quel ouvrier

1. Un chapeau monté, tout un chacun sait que c'est un bugne.

2. Tout un chacun sait que la vagnote, c'est la redingote : vagnote est une expression figurée. Au propre, c'est une espèce de bât pour les ânes, qui n'est plus guère usité que dans le fond de nos montagnes.

d'usine se contenterait de cette part de budget accordée aux plaisirs ?

\*  
\*\*

J'ai dit journées de seize heures, hélas. Déjà de même au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne ce fragment d'un vieux Noël que me chantait ma mère :

Je pinsavo mon côtèro  
Intre onz'hure et la minuit,  
Comme un brave satinairo<sup>1</sup>  
Ayant sa jorna fini.

Dont appert deux choses : 1<sup>o</sup> que la journée se terminait bien tard ; 2<sup>o</sup> que quasi tout le monde avait des cautères, puisque même les satinaires ne se les plaignaient pas. J'ai vu, en effet, la mode des cautères et des lavements, comme j'ai vu la mode des manches à gigot et des ceintures sous les aisselles. Les lavements ! on les prenait comme apéritifs ! c'était le bitter de cette époque vertueuse. Comme tout change, bonnes gens !

\*  
\*\*

Nous disions voire que, à l'exemple du père Burland, le canut a en horreur le bourgeron, la casquette plate, le débraillé où se complait l'ouvrier parisien. Il parle lyonnais, comme bien s'accorde, mais parce que c'est sa langue maternelle. Il gausse beaucoup, quasi toujours, mais sans y paraître, sans gestes, sans insister, sans élever la voix, sans y toucher. Vous ne savez jamais s'il le faut prendre de droit ou de feintise. Même, sous

1. *Satinairo*, ouvrier qui fabrique le satin.

les narquoiseries, un fond triste. Il se raille de la vie. Mais ce genre de raillerie ferait rire d'un œil et pleurer de l'autre.

\*  
\* \*

Adonc, le canut a de la « tenue ». Il faut justifier le nom de « bourgeois ». Même qu'il tient en réserve pour les grands rencontres, les noces, les visites de souverains, de chefs d'état à son atelier, un panneau<sup>1</sup>, excusez du peu, qui n'est sans doute pas à la dernière mode, mais qu'importe. J'ai toujours ouï dire qu'il faut suivre la mode, mais de loin. Du loin au très loin il n'y a pas si loin.

Lorsque l'on inventa ce restaurant-caveau, tristement célèbre par l'ignoble attentat de Cyvoct, j'eus la curiosité d'y aller dîner. Dans un « box », un homme politique avait invité quatre canuts, il faut croire quatre électeurs influents. L'amphitryon, mis avec élégance, la raie au milieu du front, pérorait, élevant la voix de manière à être entendu de la salle : un flux perpétuel. D'évidence il voulait, comme on dit, épater ses convives, et jusqu'aux garçons avec. Dix minutes lui suffirent pour « résoudre » toutes les « questions » sociales, politiques, religieuses, etc.

Les bons canuts, en vêtements bourgeois, propres, un peu surannés, redingotes flottantes, à manches plissées en haut, écoutaient, méditatifs, avec le respect que l'on doit à quelqu'un pourvu de tant de salive. Ils n'osaient seulement tousser, eussent-ils avalé quinze livres de plume. Leur respectabilité, comme disent les Anglais, faisait un bizarre contraste avec

1. Un panneau, c'est une queue de morue, naturellement.

l'exubérance et l'assurance du politicien. Or me semblait-il que les canuts c'étaient les vrais démocrates, qui connaissaient, pour les avoir senties, les misères du pauvre monde, et que l'autre, c'était un acteur sur un théâtre, faisant le rôle du « peuple », comme Talma celui des rois.

\*  
\*\*

Qui a vécu avec le canut, qui l'a vu dans ses joies et dans ses tristesses, au lieu de le trouver lourd et ridicule, comme le font les beaux esprits, ressent pour lui de la sympathie, et, hélas ! souvent de la commisération.

Il m'est avis que celui qui représente le mieux le type (peut-être parce que je le connais davantage) c'est le « taffetaquier », et avec lui le « velouquier ».

Et d'abord songez combien son travail est peu varié ! Toujours les mêmes mouvements : une régularité navrante ! Si du moins on pouvait se déroïdir les jointures de l'esprit en le laissant vaguer un peu ! Mais quoi ! la contrée où sa pensée se promène est limitée du côté de vent par son battant et du côté de bise par les pieds de son métier. Malheur à lui s'il avait l'imagination vagabonde. Au retour de voyage il trouverait sa façade<sup>1</sup> sursemée de crapauds<sup>2</sup>, constellée d'arba-

1. Partie de l'étoffe qui est en voie de s'exécuter. Mot tiré du radical qui a fait *façon* (*factionem*), avec le suffixe *ure*, comme dans *armure*, etc. La *façure* est la partie de l'étoffe que l'ouvrier est en train de *façonner*.

2. Défaut qui se produit lorsque quelque maille du remisse est cassée, et que, le fil n'obéissant plus à la lève ou à la baisse des lisses, la trame passe par dessus ou par dessous, où par quelque autre raison de ce genre. Avec une très grande-bonne volonté, complétée par une très grande imagination, on peut y voir l'image d'un crapaud.

lètes<sup>1</sup>, jonchée de trames tirantes<sup>2</sup>. Il faut défaire, refaire. Or bien plus pour le pauvre canut que pour l'Anglais *time is monnaie*. Sa journée n'est pas pour supporter à l'aise une grosse brèche.

\*  
\* \*

Ne croyez mie que ce travail abrutissant suppose manque d'intellect. Il y faut au contraire beaucoup de savoir-faire et de coup d'œil. Le canut a en moyenne huit ou dix mille fils à surveiller. Si un seul de ces fils casse, il doit le voir. Sinon, défaut. Si c'est sur le rouleau que le fil casse, c'est presque impossible de le voir : il doit le voir quand même. Si un fil, sans être cassé, est mal passé au remise ou au peigne, c'est encore très difficile à distinguer, mais il doit le voir encore, car c'est aussi un défaut, et les défauts, nous en connaissons les suites.

\*  
\* \*

Au moins, pour cette surveillance, faudrait-il du jour à discrétion. Mais quoi ! vous est-il jamais arrivé de visiter un atelier de canut ?

Chut sur la montée d'escalier. En y passant tous les Lyonnais diraient, comme le Marseillais : « Ne vous intriguez pas, je sais ce que c'est. » Seulement ce n'est pas la même chose. — A la longue on s'y fait. Les fosses nasales se cautérisent.

1. Défaut qui se produit lorsque quelque gros bouchon se trouvant à un fil de la chaîne, la trame s'y accroche, ne joint pas l'étoffe, et tire ainsi comme la corde d'une arbalète dont le bouchon est la flèche.

2. C'est lorsque quelque obstacle empêchant la canette de se dévider à la tension voulue, la trame, en tirant, fait se contracter l'étoffe.

Entrons. Forte odeur de faganat<sup>1</sup>. Le canut se donne garde d'ouvrir les fenêtres : « Ça fait entrer le froid, et alors ça casse attendant, et après quelques coups de battant, la medée<sup>2</sup> est toute en bavasse. » Et sais-tu, lecteur, ce que c'est qu'une medée en bavasse?...

L'atelier, ou mieux ateyer, a trois fenêtres. Au long de cette façade, deux métiers dits en première vue. Parallèlement, un ou deux métiers en seconde vue. Le tout serré comme des briquettes. Dans un coin, un dévidoir pour la trame, un rouet pour les canettes.

Les métiers en seconde vue sont mal éclairés. Que sera-ce aux étages inférieurs? Aussi à la Croix-Rousse, c'est le rebours d'ailleurs, le prix du loyer enchérit à mesure que l'on grimpe. Le moindre prix est celui du premier étage; le plus élevé celui du cinquième.

\*  
\*\*

Comment les pauvres canuts pouvaient-ils travailler, alors que, au lieu de vitres, on n'usait que de papier huilé, collé sur des châssis, montants et descendants, comme ceux qu'on voit encore, mais vitrés, dans les vieilles maisons, en Suisse et en Angleterre? Il n'y a pas si longtemps de cela. Dans le premier quart du siècle, Cochard pouvait encore écrire : « On ne con-

1. Tout le monde connaît l'odeur de faganat. Le nom vient de l'odeur de la fouine qui, en provençal, se nomme *faguina*.

2. La medée est la portion de la chaîne comprise entre le remisse et l'étoffe déjà fabriquée. C'est dans cette portion que passe la navette. Mot bizarre, dont l'origine m'est inconnue. On songe tout de suite à *mediata*, de *medium* (parce que cette partie est intermédiaire), mais l'étymologie est inadmissible comme forme.

serve plus les châssis que dans les ateliers où l'on manûfacture les étoffes de soye, soit pour ne pas blesser la vue des ouvriers, soit aussi pour ne pas altérer la finesse des teintes par un jour trop éclatant. » Et le bon Étienne Blanc, dans sa *Chaste Suzanne* :

Deux minutes plus-tard, hélas! c'était fini,  
Et de cete vartu i pochiont le chassi.

Il est vrai que ce n'est ici qu'une métaphore, mais pour employer le figuré il fallait que le propre existât.

L'auteur de la *Pétition des canuts de Lyon à M. de Saint-Criq*<sup>1</sup> leur fait dire :

Le châssis déchiré laisse le plus souvent  
Entrer par la catole<sup>2</sup> et la pluie et le vent.

Dans mon enfance, les échoppes des pejus<sup>3</sup> qui « meublaiement » en file la place des Cordeliers étaient toutes fermées de châssis. C'était plaisir céleste, le soir, pour les petits gônes, de passer la tête au travers du papier, en disant : « Quelle heure est-t-y, siouplait ? » — Puis de tirer pays dare dare. Des fois qu'il y a, on y gagnait quelque bon coup de tire-pied, mais c'était canant tout de même.

1. Je trouve le nom de M. de Saint-Criq comme directeur général des douanes en 1820.

2. Les rimes sont riches, mais la phrase est une ineptie. La *catole* (du latin vulgaire *catobula*) est le birloir qui tient le châssis fermé, et par conséquent le vent ne peut pas plus passer par la catole qu'aujourd'hui au travers de l'espagnolette.

3. Un peju, manquement, c'est un regrolleur. Mot fait sur *pège* (poix), de *pica*, pour *picem*.

\*  
\*\*

Jugez de la difficulté du travail à la lumière, qui compose cependant la plus grande partie des journées d'hiver. Alors le canut pend au dessus de sa façade, à une ficelle tendue d'une estase <sup>1</sup> à l'autre, son chelu <sup>2</sup>. C'est une petite lampe qui a conservé très exactement la forme de la *lucerna* romaine, mais qui, au lieu d'être en terre cuite, est en fer-blanc, et à laquelle on a ajouté un réflecteur vertical, terminé en voussure dans sa partie supérieure. On ne brûle que de l'huile d'olive, à seule fin d'éviter fumérons et mâchurages. Dans la *Pétition à M. de Saint-Criq*, déjà citée, on lit :

Le chelu dégarni, sans chapiteau, ni douille,  
Faute d'huile et de feu se voit jaune de rouille.

Au figuré, dans la poésie lyrique, chelu s'emploie pour soleil :

Du grand chelu du jour la brillante lumière  
Avait déjà fourni trois quarts de sa carrière <sup>2</sup>.

C'est aussi image très poétique pour l'œil. « Mes chelus tout en n'huilés de larmes, » dit le pauvre Jérôme Roquet.

Mais, poésie à part, on voit les dangers de cette lampe à

1. Les estases sont les pièces de bois horizontales qui maintiennent le métier dans le sens de la longueur. Le mot a dû être importé d'Italie sous la forme *stazia*, de *statia*, de *stare*, parce que les estases maintiennent le métier en équilibre.

2. *Chelu* est, avec changement de suffixe, le vieux français *chaleil*, de *caliculus*.

3. Ét. Blanc, *La Chaste Suzanne*.

huile, suspendue au dessus de l'étoffe. Qu'un verre éclate, que la ficelle casse, qu'une secousse fasse vaciller le chelu !...

\*  
\*\*

Logis. Il se compose presque invariablement de deux pièces : l'atelier susdécrit, avec sa suspente, sur laquelle couchent les apprentis, souventefois le fils ou la fille de la maison :

Daudon, descends de la suspente,  
C'est un parti que se présente !.

Plus un poêle en fonte, avec son four et son « dôme ». Là-dessus mitonnait la soupe. Aujourd'hui l'usage s'est introduit de pratiquer dans l'atelier, au moyen d'un galandage à mi-hauteur, une petite pièce séparée formant cuisine. Ainsi petit à petit, en dépit des rigueurs de la fortune, un peu de bien-être s'introduit.

Mais à côté de l'atelier, le sanctuaire domestique, le *lare* : la chambre à coucher du bourgeois et de la bourgeoise. Celle-ci (pas la bourgeoise, la chambre) « tapissée », le carrelage souvent ciré. Le lit conjugal, sans rideaux, avec sa courte-pointe d'indienne à fleurs. Une commode en noyer, bien frottée, sur laquelle est placée sous globe une relique, le bouquet de nocés de la bourgeoise : usage touchant que je voudrais voir partout. Tout cela ne respire nullement la misère, mais l'ordre et un parfum familial.

Le canut moins à l'aise n'a qu'une seule pièce, l'atelier. Mon bourgeois et ma bourgeoise couchaient sous la suspente. De l'endroit on en faisait la chambre nuptiale, à l'aide de rideaux.

\*  
\*\*

Le rêve du canut, c'est d'être propriétaire de son logement. Songez ! N'avoir plus le souci de la Saint-Jean ni de la Noël ! Sans doute qu'il ne peut acheter de maison, mais il achète deux pièces. Je crois que ce n'est qu'à Grenoble et à Lyon que l'on voit ces divisions. Mon père possédait, en rue de l'Hôpital, le rez-de-chaussée d'une maison et le cinquième. Je connais au Bon-Pasteur une maison qui a quatorze propriétaires : quatorze canuts, comme bien s'accorde. Chose qui prouve bien en faveur de nos bons canuts, les règlements compliqués des réparations ne donnent lieu à aucun litige.

\*  
\*\*

La méchante nourriture du canut était jadis l'objet d'éternelles plaisanteries, bien mal placées. Se gausser de la misère est d'une âme basse. Mais cela prouve que la misère existait. En 1723, Laurès, dans un Noël satirique, fait figurer les taffetiers :

Tretous los arts de metis  
Coront per tot veire ;  
Surtout los taffetatis,  
Lo pouros riclairo.

« Les corporations de tous les métiers, — courent pour tout voir ; — surtout les taffetiers, — les pauvres..... »

Ici, je renonce à traduire. Les médecins seuls ont le droit de tout nommer. L'idée de l'auteur est que les pauvres taffetiers, étant mal nourris, ne peuvent livrer à l'exportation autre chose que ce qu'ils reçoivent à l'importation. C'est, plus crûment,

l'application du vieux proverbe : « On ne peut mâcher amer et cracher doux... »

La pâleur des pauvres canuts leur avait fait donner, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le sobriquet de *navets*, qui avait l'avantage de jouer en même temps sur le mot *navette*. Une chanson politique, qui remonte à 1786, dit :

Quand celos puros navets  
N'ant gin de liards au gosset,  
Y ne payant pas follietta<sup>1</sup> ;  
Y n'ant gin de quai mingi.

Une locution canuse montre encore aujourd'hui combien était maigre la pitance du canut. En manière de gandoise, le panneau se nomme « l'habit que mange de viande », entendant dire par là que l'on ne mange de la viande que dans les festins qui exigent l'habit de cérémonie.

\*  
\*\*

Mais un sujet intarissable de facéties, c'est le claqueret<sup>2</sup>, *alias* fromage blanc, *alias* mâle blanc, sorte de fromage mou qui constitue encore un des mets favoris du canut. Voici la recette qui m'a été donnée par l'un d'eux : « On bat le claqueret comme si c'était sa femme ; on y met de sel, de poivre, de chaliotes, de fines herbes, et on le pique d'ail à regonfle, à celle fin de se tenir la bouche fraîche toute la journée. » — Le fait est que, l'ail en moins, c'est exquis.

1. Mesure de vin, d'environ une chopine : *phialetta*.

2. Ce mot doit avoir été forgé au XVIII<sup>e</sup> siècle, lors du développement de l'argot canut ; probablement de *clac*, onomatopée, parce que le fromage se bat fortement. A *claque-r-et* comparez *rouge-r-et*, petit fromage.

Or prétendait-on que le canut ne se nourrissait que de claqueret :

« Dis-moi, Champavert, quelle est ta canuse, »

Lui dit à son tour le fils du bargeois.

— « Ah ! de tout l'état, c'est la moins gouluse,

Quatre claquerets lui fant tout son mois <sup>1</sup>. »

On le nomme mâle blanc de la trousse qu'on ne manque jamais de bailler aux nouvelles bonnes qui arrivent de leur pays. On les envoie acheter un fromage blanc, en leur recommandant expressément de choisir un mâle, parce qu'ils sont meilleurs. A quoi la bonne qui ne veut pas paraître ignorante, de répondre infailliblement d'un air capable : « J'y ferai attention. »

Aujourd'hui, le canut se nourrit beaucoup mieux, et les plaisanteries sur le fromage blanc seraient un peu surannées.

\*  
\*\*

Mais le canut a parfois ses jours de fête. Il n'est pas « noceur », ne va pas au restaurant. Cela se passe en famille, une fois l'an peut-être.

C'est à la bourgeoise que revient tout le fardeau. La veille, on prépare tout ce qui peut se manger froid, généralement des bugnes à l'éperon, bien lourdes, bourratives. Menu : le bouilli, assaisonné suivant les conseils de Raspail. — J'ai vu le temps que vous n'eussiez pas rencontré un ménage de canut sans le

1. *Champavert*, pièce un peu trop anacréontique, qui doit dater des premières années de la Restauration. *Ta canuse* reporte au temps antérieur à l'usage de la Jacquard, où chaque métier de façonné exigeait un ouvrier et une tireuse.

*Manuel*, l'alcool camphré, l'eau sédative. Encore un socialiste qui a tiré des millions du pauv' peup' ! — Au bouilli se joint le gigot à l'ail. Vin : un petit beaujolais qui ne coûtait que cinquante à septante francs la pièce. Il est vrai qu'il était fait avec du raisin. Dessert : fromage, bugnes, marrons rissoles.

J'assistais à l'un de ces festins, chez le brave père V... Toute la famille était là. On en avait parlé un mois d'avance, on en parlerait deux mois après.

C'est qu'il devait y avoir le cousin B..., de Saint-Just. Quel cousin, et quel appétit ! mais aussi quelle voix à peindre ! Il vous fallait voir ce creux ! Au dessert, toute l'assemblée était sous le charme. Il commençait par tirer de son accordéon quelques sons asthmatiques et discords : on sentait un frisson parcourir les convives. — Enfin il commençait :

D'où viens-tu, beau nuage ?

Ou :

Ce qu'il me faut à moi, quand la brise du soir !...

Les convives ressemblaient à la poule qui tient le bec sur une bague d'or. La bague d'or, c'était la nappe (il y en avait une). Les mains restant libres, chacun roulait une grosse boulette de mie de pain, à celle fin de cacher son émotion.

Sa qualité de cuisinière lui permettant de quitter la table, personne ne voyait pleurer la bourgeoise. Les larmes ne l'empêchaient pas d'aller ouvrir discrètement la fenêtre sur cour, pour que les voisins pussent dire : « Sont-ils heureux, ces V..., d'avoir un cousin qui chante si bien ! »

Il n'est bonne fête qui ne finisse. Les convives loin, la mère V..., brisée de fatigue et d'émotion, mettait tout en ordre.

Elle se couchait à deux heures, et le lendemain matin, à la première aube, comme s'il n'eût été de rien, l'atelier retentissait des bistanclapcan coutumiers. On avait les cheveux un peu sensibles. A midi, il n'y paraissait plus.

\*  
\*\*

Je ne voudrais pas attrister ces pages par le tableau du canut malheureux, infirme ou malade, arrivé à ce point de manquer même de médecin et de remèdes.

Mais ce qu'il serait impardonnable de ne pas noter, c'est cet élan de cœur de tout canut pour son voisin dans la peine. Du haut en bas de la maison, la femme n'a que l'embarras du choix : tous offrent leurs services avec la même accortise et la même sincérité. On veille le pauvre malade, on l'assiste, « on fait ses commissions ; » on fait au besoin le travail à sa place. Et tout cela simplement, avec bonhomie, sans l'idée qu'il y ait là quelque chose de louable ou qu'il y ait lieu de « s'en reconnaître » plus tard. Lorsque, guéri, le canut pouvait remonter sur sa banquette, il allait serrer la main à son voisin, remercier la femme de celui-ci, qui avait passé bien des nuits.

— Battandier, je viens te dire merci, ma vieille.

— Et de quoi, ganache ! Quand je serai malade, t'aideras un brin la bourgeoise.

Et l'on trinquait avec un verre de ginguet, disparu, hélas ! comme les vieux canuts, et l'on n'en parlait plus.

Il est regrettable que M. Zola n'ait pas vécu au milieu de nos vieux canuts. Il y eût rencontré un aliment sain pour son

1. *Ganache* est chez nos canuts un terme de particulière amitié.

estomac de naturaliste. Au lieu des scènes écoeurantes et si souvent fausses de *Germinal*, il aurait pu peindre des scènes honnêtes et vraies, dans un bon livre, où aurait pu revivre mon vieux canut. Oublié de tous les écrivains, celui-ci n'aura pas d'histoire, et le temps emportera les derniers vestiges d'une corporation si curieuse. M. Édouard Aynard l'écrivait naguère dans son admirable introduction au rapport de la Section d'économie sociale, à propos de l'Exposition de 1889 : « Au train rapide des choses, il ne serait point surprenant qu'avant vingt ans, la fabrication d'un beau lampas, d'un velours ciselé, ou d'un drap d'or, devînt une curiosité historique entretenue coûteusement par l'État, comme celle des Gobelins. Et alors Lyon ne serait plus que le centre banal d'une industrie découronnée. »

\*  
\*\*

Je me plais à penser que, même aujourd'hui, il y a encore des idylles chez les canuts ; du moins, de mon temps, il y avait des idylles.

Notre apprentisse Louison venait de finir son apprentissage. Elle avait son métier pour maîtresse. Qui ne sait qu'avoir son métier pour maître<sup>1</sup> c'est le rêve de tout apprenti et de tout compagnon. Une vieille chanson canuse, la *Chanson du Compagnon*, commence ainsi :

Je veux mon métier pour maître ;  
J'ai les marches, les ponteaux,

1. Avoir son métier pour maître, c'est, à la différence du compagnon, posséder en propre le métier sur lequel on travaille.

Le remise et le carête,  
 La cheville et les rouleaux <sup>1</sup>.  
 Je veux mon métier pour maître,  
 Puis ensuite me marier.  
 Je veux que ma femm' sach' remettre <sup>2</sup>,  
 Pour pouvoir joindr' nos deux métiers.

Donc, la Louison avait son métier pour maîtresse, et, comme bien s'accorde, elle était courtisée (pour le bon motif) par le Gladius, à savoir le compagnon. Un lundi, par un beau soir d'été, je me promenais sur les Tapis. En ce temps-là, le vieux rempart n'était point démoli. Il était longé par le vaste fossé qui servait assez volontiers de Buen-Retiro aux promeneurs attardés. Or sus, je rencontre la Louison et le Gladius. Ils se promenaient, le cœur gonflé d'espoirs et de désirs. Une sorte de buée lourde et chaude obscurcissait l'atmosphère.

1. Les *marches* sont des barres de bois sur lesquelles l'ouvrier appuie alternativement le pied ; les *poteaux* sont de petits étauçons qui sont fixés, d'une part au plancher supérieur, de l'autre aux poteaux du métier pour empêcher celui-ci de vaciller. Dans les nouveaux métiers, cet accessoire est supprimé. L'étymologie est *punctum* (l'étau étant un objet en *pointe*), comme l'indiquent les formes italiennes et provençales. Le remise est l'ensemble des lisses qui lèvent ou baissent les fils de la chaîne au moyen de mailles dans lesquelles ils passent. Le carête (*quadratum*) est un bâtis en bois, placé au dessus du métier et qui porte l'appareil destiné à faire mouvoir les lisses. La cheville est un levier avec lequel on fait tourner le rouleau de devant, comme avec la barre on fait virer un cabestan. Il y a deux rouleaux, celui de *derrière* sur lequel la chaîne est enroulée, et celui de *devant* sur lequel l'étoffe s'enroule au fur et à mesure de sa fabrication.

2. *Remettre*, c'est passer les fils de la chaîne dans les mailles du remise. Ce travail est fait communément par des spécialistes, qu'on nomme *remetteuses*. Une femme qui sait remettre est un auxiliaire précieuse pour un mari canut.

Il faut croire que les grandes émotions sont muettes, car ils ne sonnaient mot. A force de marcher on se lasse, même quand on est amoureux. Ils s'arrêtent, et sans s'inquiéter le moins du monde de l'endroit, ils s'asseyent sur le talus. La Louison tricote un bas. Le Glaudius, perdu dans ses rêves de bonheur, trace sur l'herbe desséchée quelques dessins à l'aide d'un morceau de bois.

Tout d'un coup, la Louison rompt le silence.

— Glaudius! fait-elle doucement, et avec cette inflexion que seule savent trouver les amoureux.

La voix tendre du Glaudius de répondre aussitôt :

— Hein ?

La Louison, *con morbidezza* :

— Viens donc plus près de moi. Y en a pas tant !

\*  
\*\*

Mais c'est trop s'attarder.

La pièce est finie. Il la faut aller rendre. Le canut la nettoie, la pincette <sup>1</sup>, passe le polissoir <sup>2</sup>, coupe les fils flottants, fait glisser les trames tirantes. Grandes inquiétudes souvent. En retournant sa pièce, voici quelques tares qui lui avaient échappé, en dépit de toute son attention. Or, les commis qui reçoivent les pièces ont l'œil exercé, et à bonnes enseignes. Celui qui visitera la sienne voit-il les défauts : reproches. Et les reproches, le canut ne les aime pas. Il est sensible, a de

1. Pinceter, c'est, avec de petites pinces analogues aux pinces à épiler, enlever les bouchons.

2. Lame de corne qu'on passe sur la façon pour faire briller l'étoffe et égaliser les coups de trame.

l'amour-propre. S'il y a un rabais, souvent, hélas! inévitable, il sera « marqué sur son livre », et son livre, ce sont ses états de service. De même le militaire n'aime pas à voir quelques jours de salle de police consignés sur son livret.

\*  
\*\*

Enfin la pièce est reçue. Regardez le visage de mon canut : inquiet toujours. C'est qu'il attend. Lui en donnera-t-on une autre à tisser ? — Sa figure s'illumine. Il a entendu le chef de service : « Revenez ce soir. »

Sa joie peut se traduire ainsi : « Voilà du pain pour un mois. »

Et si, en sortant, il allait boire pot<sup>1</sup> avec un ami, qui donc aurait le cœur de lui en faire un reproche ? Je vous assure que le jour où il rend sa pièce est un jour pénible ! Et que sera-ce si on lui dit : « Nous n'avons point de pièce à vous donner ! » ou même : « Rien pour aujourd'hui ; repassez dans quinze jours. Nous verrons. »

Puisse mon pauvre canut s'entendre toujours dire :

« Revenez ce soir. »

PUITSPELU-DÜROQUET.

1. Le pot était la mesure de vin en usage à Lyon avant la Révolution. Le mot est encore usité pour litre. En 1789 il y avait « l'ancien pot » qui était de 1 litre 4 centil., et le « pot actuel », qui était de 1 litre 13 centil. et demi. En 1564, d'après M. de Valous (j'ignore à quelle source il a puisé), le pot était de 2 litres 8 centil. Décidément nos pères avaient l'estomac plus dilatable que nous. — Remarquer qu'on ne dit pas : « boire un pot, » mais « boire pot ».



## LA MANGEAILLE LYONNAISE

AU TEMPS JADIS.

**L**E parcours les pages que j'ai écrites, il n'y a que peu d'années, sous ce titre : *Propos de gueule lyonnais*, et je consigne, non sans quelque mélancolie, que je ne les pourrais plus écrire. Pour l'artifice et excellence de la peinture amoureuse, il faut que le cœur batte à l'écrivain rien qu'au prononcer du nom de l'amour; pour parler congrûment d'un pâté de bécasses de chez Payet, il faut que, rien qu'à la remembrance, on le voie devant soi, le dôme enlevé, tout fumant, et que la salive envahisse la bouche comme une grande marée à l'équinoxe. Or, maintenant que je ne vis quasi que de lait, vainement évoqué-je encore cette vision, vainement vois-je la tour de pâte, corps tiède enveloppant

l'âme odorante, vainement je la vois me regarder de ses yeux d'or, me tendre des bras imaginaires, vainement je l'entends me solliciter d'une voix alanguie, rien ne me dit, non plus que la beauté de Phèdre au chaste Hippolyte. Est-il possible qu'il fut un temps où la simple pronostication d'un symposium pour le soir jetât sur toute une journée de brouillards un voile rose? Sans doute, ce qui réjouissait le plus, c'était la pensée des amis avec qui manger, mais le pâté de bécasses, et les truffes à la crème et les quenelles à la Nantua, et le râble de lièvre d'Alsace, n'étaient-ce donc point des amis aussi, d'autres amis ajoutés aux premiers?

Est-ce un si grand mal qu'il n'en soit plus ainsi? A mesure que l'on a besoin de moins de choses, on se rapproche davantage des dieux, qui n'ont besoin de rien.

\*  
\*\*

Voici quinze années que je n'ai dîné en ville. Je ne sais s'il y a eu des changements à cet égard comme en tout le reste. A-t-on inventé de nouveaux plats? Maintenant que l'électricité fait des choses si extraordinaires, je suppose que l'on doit dîner à l'électricité. Peut-être y a-t-il des plats de torpilles. En toute occurrence, ce qui m'a le plus étonné, c'est que j'ai vainement cherché dans la série des récompenses de l'Exposition : grands prix, médailles, décorations, palmes académiques, etc., la mention d'un seul cuisinier. Est-ce que, par hasard, il n'y aurait point eu de classe sous cette rubrique : « Réfection de dessous le nez? » S'il en est ainsi, cette exposition était bien incomplète, et je n'ai plus de regrets de ne l'avoir point visitée.

Mais quoi! puisque j'ai jadis parlé de la cuisine de mon âge

mûr, puisque je ne puis parler de la cuisine de ma vieillesse, ne la connaissant point, parlons un peu voire de la cuisine de notre enfance.

\*  
\*\*

De cette cuisine, ce qui m'a laissé les plus beaux souvenirs, ce ne sont ni les entrées ni les rôts, ce sont les desserts. Le jeune âge ne sait point priser les mets solides et plantureux, que goûte l'âge viril. Pour apprécier les huîtres, les homards, les truffes, il y faut de la civilisation, de la science, je n'ose dire de la corruption. Je diviserais volontiers la vie en trois âges : celui où l'on aime les cerises ; celui où l'on aime les fraises ; celui où l'on aime les poires. De même, en littérature, la poire ne se peut comprendre que tard. La première fois que je lus Montaigne, j'avais vingt ans et n'y compris rien. Il me souvient encore d'être resté tout ébaubi lorsqu'un jour, interrogeant notre Socrate lyonnais, l'abbé Noirost, sur les mérites respectifs de Montaigne et de La Bruyère, il me répondit que le premier était incomparablement supérieur au second.

Et, dans ces desserts, ce qu'il y avait de plus beau, c'était la tourte. Je crois qu'à Paris ils appellent cela la tarte, mais ce n'est point exactement fait de même, et, selon mon humble estime, la tarte est bien moins bonne que la tourte. Celle-ci était un disque de pâte, à bords formant muraille, et posé sur une planche plate. Chez nous elles étaient grandes comme le bouclier d'Ajax. Le plancher de pâte est recouvert d'une couche de confiture. Sur cette strate un treillis en bâtonnets de pâte dorée, luisante, bien craquante. La tourte se découpe en secteurs convergeant au centre comme la grande Exposition de 1867. Cette tourte,

les enfants l'adorent, et aussi les femmes, qui sont une autre espèce d'enfants, à cette différence près que, tandis que les enfants n'aiment que la confiture, les femmes aiment à la fois la confiture et le vinaigre, symbole poétique de leur caractère.

Encore aujourd'hui, que je suis un peu revenu à l'âge des cerises, si l'on me servait les truffes et les mets civilisés à côté d'un secteur de tourte, je prendrais le secteur avec délices.

\*  
\*\*

Dans les mets la bonté ne suffit pas : il y faut le plaisir de la vue. Le beau et le bon ne sont qu'un, dans ce qui se mange comme dans la métaphysique. Les deux attributs éternels sont tellement dans une liaison intime, que, toute vanité mise à part, je me flatte de reconnaître, à la simple vue, un bon rôti d'un mauvais, un mauvais vol-au-vent d'un bon. Voire au simple parfum, à moins pourtant que je ne fusse enrhumé du cerveau.

Aussi, l'une des grandes suggestions de la tourte, une chose qui semblait en relever la saveur, c'était l'usage où l'on était d'y piquer, à intervalles réguliers, des espèces de fleurs allongées ou plutôt de calices terminés par cinq pétales, d'une composition analogue à du plâtre durci, dont le pédoncule était fiché dans la tourte. Ces fleurs étaient, l'une blanche, l'autre rose, l'autre violet pâle. Au centre de la tourte, sur une fleur plus grande, s'élevait une spirale de fil de laiton, et, attachée par le ventre au bout du fil, une colombe blanche, les ailes déployées, un vrai petit Saint-Esprit. Lorsque l'on portait la tourte ou même lorsqu'on la remuait tant soit peu, la colombe palpitait comme si elle eût voulu prendre son essor. Je ne puis dire l'impression de poésie que me causait cette petite colombe

flottante. Mangée la tourte, on me donnait la colombe ; mais, éloignée de son support naturel, couchée mélancoliquement sur le flanc, elle avait comme la nostalgie de la tourte natale, et perdait tout son charme. Puis on la voyait de trop près ; plus d'illusions. Enfants devenus hommes, ne contemplez jamais vos colombes que de loin.

\*  
\*\*

Ce nom de tourte est fort singulier. Il vient de *torta*, qu'on trouve dans saint Jérôme, au sens de gâteau plat. Mais *torta*, gâteau, se rapporte d'évidence à *torta*, chose tressée, et comme la tourte n'a jamais été faite en forme de corde, je serais disposé à voir l'idée dans le treillis à jour dont la confiture est recouverte, et qui peut rappeler une natte tressée. Cette disposition ne remonterait donc à rien de moins qu'à l'antiquité latine, et il serait curieux de manger encore aujourd'hui la même pâtisserie que mangeaient nos ancêtres au IV<sup>e</sup> siècle.

\*  
\*\*

Quoi qu'il en soit, au moyen âge, à Lyon, on donnait un nom analogue à d'autres pièces de pâtisserie. On les appelait des *torches*, sans doute de *tortica*, diminutif de *torta*, et ces pièces étaient assez fines pour qu'on les offrit aux grands seigneurs lorsqu'ils étaient de passage dans notre ville.

Je lis dans les pièces de comptabilité de la ville qu'en 1464-65 on paya un salaire à « cellos qui porterion la symazi.<sup>1</sup>

1. La *symaise* était une grande pièce de vin, dont la contenance, à l'origine devait être de six mesures (*sex mensus*). Au XIV<sup>e</sup> siècle, la « grande symaise » de la ville contenait vingt « carterons », à huit louis le carteron. On en offrait une aux grands personnages à leur passage.

de la villa et les *torches*, pour donar ou conte de Pezenas ».

Ces pièces étaient monumentales, car je vois encore que, à la même époque, « fut servy ou gouverneur ou Darphinal<sup>1</sup> por vi *torches* que pesieront xxii livres. » Chaque gâteau pesait donc près de quatre livres.

Les torches n'étaient pas la même chose que les tourtes. Le huitième jour de janvier 1378, Monsieur de Genève étant de passage, on lui offrit douze torches en même temps que « douze l. de *tourtez* et 12 l. de confitures ».

\*  
\*\*

Ces torches m'ont détourné de mon propos. Je disais donc que, dans mon enfance, nos dîners lyonnais étaient beaucoup moins recherchés qu'aujourd'hui, mais comprenaient infiniment plus de plats.

Parlons d'abord du poisson. C'était quasi toujours du poisson de rivière et des étangs de Bresse, et les maîtresses de maison mettaient leur gloire à d'énormes brochets, que l'on servait au bleu. Grimod de la Reynière raconte qu'ayant dix-sept fois diné en ville pendant le temps d'un carnaval qu'il passa à Lyon, il se trouva face à face avec dix-sept brochets. De loin en loin, de mon temps, on rencontrait un carpeau ou une truite du lac de Genève.

Pour les à tous les jours, ou plutôt pour tous les vendredis, c'était la carpe. La laitance en était fort recherchée, et, de fait, c'était un mets très friand et très fin, et je ne sais pourquoi il a

1. Le gouverneur du Dauphiné, je suppose. *Darphinal* répond à *Delphinialis*. L'*homô delphinialis* était un vassal du dauphin.

été à peu près abandonné. De plus il était particulièrement réjouissant parce qu'avec la laitance il y avait deux grosses gonfles en manière de vessies soudées ensemble, et que c'était plaisir divin de les faire éclater d'un coup de talon, avec un pet comme une boîte de vogue.

Pourtant on n'était point à Lyon sans connaître la marée, mais je suppose qu'il n'y avait que les gros riches chez qui elle parût. Un aimable vieillard, M. Rey, ancien agent de change, me contait que lorsque, dans tout un hiver (et Dieu sait si l'on dînait souvent alors), on avait rencontré deux turbots, c'était considéré comme excessif. Pour moi, toute mon enfance s'est passée sans voir un homard. En retour, de l'écrevisse, en buisson seulement (on ignorait l'écrevisse à la Nantua ou à la bordelaise), était fort de mise. Les huîtres n'étaient pas, comme on dit, entrées dans le courant. On n'en mangeait qu'au restaurant, pour les fêtes carillonnées.

Tout cela s'explique surtout par les difficultés de transport. La marée ne nous arrive pas toujours de la plus entière fraîcheur. Jugez un peu voire alors, en ces temps où, pour aller à Paris, on commençait par prendre le coche de Trévoux. En 1819 des progrès immenses, il est vrai, avaient déjà été accomplis; le courrier ne mettait plus que septante-deux heures pour aller à Paris. Il ne portait, avec le conducteur, qu'un seul voyageur, au prix de 105 francs, qui en valent 250 d'aujourd'hui. Le véhicule, pour plus de légèreté, était une maringotte à deux roues, couverte d'une simple toile cirée. La voiture n'était pas suspendue, mais le siège était suspendu sur deux courroies. Cela remplaçait les ressorts. On acculait la voiture pendant qu'on allait changer de chevaux et, en attendant qu'elle fût

réattelée, le voyageur était jambes en l'air, tête en bas. Ce véhicule, qui ne paraît pas valoir les sleeping-cars, s'appelait « la brouette du courrier ».

Dans mon enfance, le service du courrier était déjà fait par une chaise à quatre chevaux, mais elle ne prenait toujours qu'un seul voyageur. C'était ce courrier qui apportait la marée. On voit quelle petite quantité devait en être consommée, et à quel prix. Il me souvient qu'au printemps, il lui était véhémentement recommandé de ne point s'arrêter près d'un buisson en fleurs. J'ignore si c'est que le poisson n'aimerait point les fleurs, mais on prétendait que leur voisinage faisait immédiatement tourner la marée. Au relais de Limonest, l'écurie était en face d'un buisson de prunelliers. Au temps de la floraison, le courrier faisait quelques pas de plus pour ne point se trouver au devant.

Je ne sais si cette croyance était beaucoup plus fondée que celle qui attribuait aux femmes, à de certaines époques, la propriété de faire tourner le vin par leur seule présence. De cela, personne ne doutait. A la maison si, d'infortune, une pièce de vin tournait, c'était un haro sur la bonne, qui avait dû violer la consigne, en descendant à la cave en temps prohibé. J'imagine que cette croyance devait reposer au fond sur l'antique tradition juive de l'impureté de la femme à de certains moments. On se rappelle que, chez les Juifs, après ce temps, la femme était tenue à des purifications particulières. Pauvres femmes, n'est-ce pas assez de leur reprocher de faire aigrir le caractère sans leur reprocher encore de faire aigrir le vin ?

\*  
\*\*

Il ne faudrait point conclure de ces difficultés de transport que, depuis plusieurs siècles, la marée ne fût connue à Lyon. Le poisson frais ou soi-disant frais venait des côtes de la Méditerranée, et le Consulat en encourageait même le transport, sinon par des subventions, au moins par des avances de fonds. Songez, une ville qui avait de la marée était une ville qui ne se mouchait point du pied ! En 1507 ou 1508, le Consulat fit une avance de 27 livres tournois à Rollet Auber, du Mans, « pourvoyeur, » comme qui dirait commissionnaire en comestibles : « Pour ce que Rollet Auber, du lieu du Mans, nous a fait dire et remonstrer, qu'il est délibéré doresnavant faire sa demeure en ceste ville et y faire et continuer son train, qui est d'aller quérir, amasser et amener marée fresche, tellement que toute l'année (!) il amesnera en ceste dicte ville, chacune sepmaine, bonne quantité de poissons frais de mer..., pourquoy nous avons considéré que quant ladite marée fresche se trouvera toutes les sepmaines en ceste dite ville, ce sera l'onneur de ceste dite ville... »

On faisait aussi remarquer que « plusieurs grans princes et seigneurs et autres notables personnes de ce royaume sont souventefois séjournans et passans par ceste dite ville ». Il fallait leur faire faire chère lie. Enfin, par une considération que n'eût point dédaignée la Société d'économie politique qui siège aujourd'hui au café Casati, on faisait valoir que les arrivages de marée tendraient à faire baisser le prix du poisson de pays.

C'est égal, à une époque où l'on mettait dix jours pour venir

de Marseille à Lyon, et où l'on ne connaissait pas l'emploi de la glace, on frémit à la pensée de l'état dans lequel devait arriver parfois la marée de Rollet Auber!!!

\*  
\*\*

Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle on voit figurer dans les leydes ou tarifs d'octroi, dans les taxes de péage, des poissons provenant de la Méditerranée, dont la détermination est même parfois obscure, par exemple le *pogal*, le *rigo*, etc. Le *pogal* doit être la même chose que ce qu'on appelle aujourd'hui à Palavas la *Pougau*, sorte de grosse anguille, de qualité fine. J'ignore ce qu'était le *rigo*; mais, en tout cas, il ne s'agissait point ici de marée, mais de salaisons, encore qu'il nous parût extraordinaire aujourd'hui de saler l'anguille. Dans le tarif de la ville, de 1358, on lit : « Un millier d'areng et de rigoz corans paiera un gros; et pogal, anguilles et atres gros poissons *salas* paiera per cent poissons, un gros. »

\*  
\*\*

Revenant à nos moutons, ce qui me frappe surtout dans les repas de ce temps-là, c'est leur caractère pantagruélique. Je me demande où l'on pouvait bien mettre tout ce que l'on mangeait, sans compter ce que l'on buvait. Après le relevé de potage, qui était le plus souvent une énorme volaille bouillie, il y avait quatre hors d'œuvre et quatre entrées. Là se voyaient et la belle tête de veau à la Déduit, et le beau vol-au-vent d'Orcières, pâtissier en rue Clermont, et les beaux ris de veau et les beaux rognons et la belle murette et le bel aloyau sur sa belle sauce brune, et les belles crêtes de coq nageant dans la

crème, et le beau pain de côtelettes de Charbonnier, au *Cochon paisible*, et les bartavelles du Bugey, et d'autres mets dont la fumée seule faisait palpiter le cœur.

Ce Dédruit, célèbre par sa tête de veau, était un grand artiste. Dans les maisons de haut parage on le faisait venir pour préparer le repas. Son établissement était en haut de la rue Romarin ; puis il vint tenir l'hôtel de l'Écu de France, à la Platière. Le plat de crêtes de coq, pour lequel on dévastait toutes les poulaillères de la Fromagerie, a disparu de nos mœurs. Dommage ; c'était un mets fin, lénitif, et qui, mélangé avec des champignons, ne manquait point d'onction.

Après quoi venait « le coup du milieu ». Il se composait de toutes les liqueurs possibles et impossibles, dont on absorbait beaucoup de petits verres, à celle fin de pousser le premier service pour faire place au second.

Le second service se composait du rôti, généralement une monstrueuse dinde de Saint-Chamond. Je dis de Saint-Chamond, pour autant que celles-ci sont engraisées avec des châtaignes, tandis que celles de Crémieux sont engraisées avec des noix qu'on leur fait avaler tout entières. Par quoi la noix leur donne un relent d'huile. Le rôti était flanqué de dignes compagnons, plusieurs sortes de pâtés, des jambons, quatre légumes, l'immense brochet au bleu, sursemé de quelques branches de persil, des salades de céleri, de chicorée, des macédoines de haricots, de pommes de terre, avec des pastonades, et entremêlées de tranches de carottes rouges. Et enfin l'entremets. Il était de vacherains, de crème dans des petits pots, de beignets de pommes ou d'artichauts ou de scorsonères (je n'emploie pas l'expression lyonnaise de doigts-de-mort, pour ne pas

choquer mes lectrices), suivant les cas ; parfois l'omelette au rhum. Très rarement quelque chose de glacé. Je ne doute pas qu'à Lyon, au XVIII<sup>e</sup> siècle et peut-être au XIX<sup>e</sup>, il ne fût arrivé à plus d'une honnête mère de famille ce qui arriva à la mère de Goethe, à Francfort-sur-le-Mein, en 1759.

Les Français occupaient alors Francfort, et le comte de Thorane, lieutenant du roi et le type du parfait gentilhomme, était logé chez le père de Goethe. Non seulement les gens du comte avaient reçu l'ordre sévère de ne pas occasionner au maître de maison la plus légère dépense<sup>1</sup>, mais encore envoyait-il toujours aux enfants une large part de son dessert. Or, un jour la mère de Goethe affligea fort les enfants en jetant aux équevilles la glace<sup>2</sup> qu'on envoyait de la table du comte, ne pensant pas que l'estomac pût supporter chose aussi froide.

J'imagine que les glaces durent être introduites à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, probablement par l'Italien Spreafico, sans doute Napolitain, et le grand-père de Charles Grand, que nous avons tous connu, et qui doit exister encore. Dans ma jeunesse les limonadiers mettaient volontiers sur leurs enseignes : « Glacier napolitain. » Ce Spreafico était en réputation et fit fortune. Il avait, aux Brotteaux, une belle maison avec jardin à l'italienne où se débitaient force glaces.

L'usage des glaces ne se perdit point, malgré la Révolution, et je me souviens que, durant toute mon enfance, c'était le

1. M. de Thorane avait poussé le scrupule jusqu'à ne pas piquer aux murs de sa chambre ses cartes de géographie, pour ne point endommager, si peu que ce fût, les tapisseries.

2. Porchat traduit par *les glaces*, mais le texte dit bien *la glace* (*das Gefrorene*). Il s'agit sans doute d'un entremets glacé.

suprême « bon genre » d'en aller prendre ; mais la glace sous forme d'entremets était extrêmement rare, et dans ce cas elle se présentait toujours sous les espèces d'une bombe à la vanille, dure comme du choïn de Villebois.

\*  
\*\*

Ensuite venait le dessert, dont la tourte formait le nombril. Aux deux extrémités de la table s'élevaient deux tours Eiffel, l'une en nougats d'amandes, l'autre en choux à la crème cuite ; puis des plats à l'infini. A l'un de ces dîners, j'eus la fantaisie de compter les plats du dessert. Il y en avait vingt-sept. Il est vrai que la table était fort grande et qu'il s'agissait d'un « rendement de noces ».

\*  
\*\*

Ces vastes tables, chargées de victuailles, avaient quelque chose de beau et de solennel. On montait à table comme à une sorte d'autel et l'on y officiait religieusement, observant le précepte givordin : « Au travail on fait ce qu'on peut, mais à table on se force. »

Certains usages étaient différents des nôtres. On ne découpait jamais à l'office. C'était le maître de maison qui prenait cette peine. Sur la table figuraient toujours des noix muscades avec une râpe d'argent. Le faisan, le chevreuil, le sanglier étaient aussi inconnus que le homard.

\*  
\*\*

Nos pères avaient des capacités d'absorption que nous ne connaissons plus. A quoi tient cette délicatesse mélancolique de l'estomac ? On dira : à des habitudes différentes, à un

développement du système nerveux au détriment des facultés de nutrition, etc. Mais cela n'explique rien. Je crois que cette différence tient surtout à un état psychique différent. L'estomac est un état d'âme.

Ce qui m'étonne aussi, c'est la rapidité de la digestion. Chez le père Thierry, à Sainte-Foy, on allait à une heure faire un repas de Gargantua. On sortait de table sur le coup de quatre heures, la peau du ventre tendue comme un tambour. On allait faire cinq ou six parties de boules, et vers six heures et demie, on se remettait à table pour boire le vin blanc et manger le restant du repas. La règle générale, lorsqu'on allait dîner à la campagne, à deux heures, l'heure habituelle, c'était de rester pour souper à sept heures avec le gigot, la salade, les pommes de terre et les restes du dîner, qui eussent suffi à alimenter un escadron.

Cependant ces facultés d'absorption étaient encore bien minces au prix de celles de nos aïeux. Je lis un « Estat de dépenses faites en l'hostel de Michel d'Allis par six seigneurs du Dauphiné, venus pour delibérer et adviser sus les reparations et garde de la ville à l'encontre du duc de Bourgogne, le 16<sup>e</sup> de febvrier 1473 ».

Voici la carte du souper de ces pauvres gentilshommes :

vi espaulles de mouton à v blans.....	x gros
Un cartier de veau.....	vi gros
viii chappons à vi blans.....	xvii gros
viii perdris à v blans.....	xiii gros 1 <sup>r</sup> blant
viii connis <sup>1</sup> à iiii blans.....	x gros 1j blans

1. Lapins.

Demy livre de sucre.....	III gros
III chappons pour mestre en pasté.....	VIII gros
Une carte <sup>1</sup> d'upocras <sup>2</sup> .....	VIII gros
III tartes.....	VIII gros
Oranges.....	III gros
Une carpe et un brochet.....	XVI gros
Pain.....	XIII gros II blans
Vin.....	XVI gros
Item, plus pour la belle chiere, pour sel, huile, chandelles, vergeurs (verjus), vinaigre, amandes, bois, gastement de linge et de vesselle.....	VI flor (florins)
Item, plus au paticier.....	XXXII gros
Et à l'apothicaire pour un pain de sucre	III flor

Ces seigneurs de bel appétit étaient : « M. le Maréchal, M. de Chateau-Vilain (pour Château-Vilain), M. d'Ellins, M. de la Paleu (pour de la Palud), M. de Saire et le capitaine du Pont-de-Beauvoisin. »

\*  
\*\*

Il faut que la postérité retienne les noms de quelques artistes en cuisine, de ce temps-là, comme en peinture elle a retenu les noms de Grobon, de Berjon, de Fleury Richard, de Bonnefond. Un des plus en vogue était Berger, en haut du Chemin-Neuf, en belle vue, avec l'enseigne-calembour : *Au fidèle Berger*.

1. La quarte ordinaire valait deux pintes, mais il doit s'agir ici d'une mesure beaucoup plus considérable.

2. L'hypocras était une infusion de cannelle, d'amandes douces, d'ambre et de vin sucré. On l'offrait aux jeunes mariés la nuit de leurs noces.

Lorsque, en 1818, les alliés quittèrent enfin le territoire lyonnais, les notables de la ville y firent un grand dîner de réjouissance, où le docteur Morel, le charmant chansonnier, chanta une chanson de circonstance, de sa composition. Chez Berger, le service était un peu primitif; les plats étaient recouverts par des couvercles de fer-blanc. Le maître était un original; grand joueur à la loterie, où il lui arriva de gagner. Une de ses particularités, c'est qu'il faisait toujours payer comptant. Du reste, en ces temps préhistoriques, les prix étaient d'une douceur angélique. Un jour, un Lyonnais de ma connaissance, montant le Chemin-Neuf, rencontre deux de ses amis qui sortaient de chez Berger : — « Eh bien, êtes-vous contents? — Ah! le b... nous a écorchés! Il nous a fait payer cinquante sous! Mais on ne regrette pas son argent. »

J'ai parlé de Déduit. On citait encore Rivière, place Louis XVI<sup>1</sup>, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par le pâté de maisons à la famille Saint-Olive; Maire, si connu. Où demeurerait-il déjà? — J'y suis. C'était en rue de la Limace, une petite ruelle étroite, borgne, boueuse, coudue, mal odorante, près de Saint-Nizier. Suffit qu'on y dînait bien! On faisait là, lorsque l'on voulait s'offrir une ribotte, des dîners à trois francs, sans le vin, exquis. Service très simple, mais de la plus extrême propreté. Il fut bien là quelque trente ou quarante ans. Chassé de sa ruelle par les démolisseurs, Maire était allé, je crois, s'établir place de la Platière, où je l'ai perdu de vue.

Qui ne se souvient de Caillot, lequel, en 1834 ou 1835, était dans la galerie de l'Argue, puis fut à Pilata, où il était encore

1. Il y était déjà en 1817.

il n'y a que seize ans. J'ai souvent envié de festoyer à ce restaurant dont on voyait la galerie si gracieusement suspendue en belle vue sur le coteau. Mais personne ne m'y a jamais invité.

Qui ne porte dans son cœur la mère Brigousse, aux Charpennes, qui dut tenir de 1830 à 1850 ? Et Abel, à la Mulatière, à côté de *la Cloche d'argent* ? On y buvait du vin de la Galée. Un divertissement, c'était de partir en bateau du faubourg de Bresse et de faire une décise jusque chez Abel. On prétend qu'il y en a qui la faisaient à la nage. Mais je n'y étais point. Enfin, la mère Guy, dont le restaurant existe encore, et son incomparable matelote. Mais mes plus lointains souvenirs à l'égard de la mère Guy ne vont pas au delà de 1847. Ce n'est pas vieux.

Puisse cette nomenclature incomplète<sup>1</sup> réveiller des souvenirs agréables dans l'estomac de quelques vieux Lyonnais.

\*  
\*\*

La société lyonnaise, au temps du premier Empire et de la Restauration, était une société forte, morale, très simple de

1. Assurément, l'on m'en voudrait de ne pas citer encore Victor, rue Pizay, puis place Tolozan, dans l'allée des Fiacres. Victor était déjà en rue Pizay en 1826. Quelques Lyonnais, des richards, y avaient institué un dîner mensuel à cinq francs par bouche, qui en coûterait bien trente au jour d'aujourd'hui. M. Rey y offrit à dîner aux Saint-Simoniens, qui lui avaient été adressés par le père Infantin, lorsqu'ils vinrent à Lyon, en 1831, je crois. La mère Victor alla finir place Louis XVI. N'oublions pas non plus le Pavillon Nicolas, à Fourvières, qui existait déjà en 1809, et où j'ai dîné, vers 1855, avec Pierre Dupont, et force autres bons zigs. Là se réunissait la Société des Bonnets de coton, puis des Intelligences, dont faisaient partie la plupart des artistes lyonnais. Ajoutons Lucotte, passage Couderc, Ramier, montée de la Glacière, et nombre d'autres que j'oublie, car Lyon fut toujours la patrie des braves gens et des bons morceaux.

mœurs, où le luxe était inconnu. Le luxe, un luxe effréné avait été le propre de la noblesse. L'habit de gala de M. de Grignan coûtait deux mille écus, qui en vaudraient aujourd'hui dix mille, soit trente mille francs. Le frac du bourgeois après la Révolution coûtait cent vingt francs. Mais, à côté de mœurs solides, puisées dans les traditions oratoriennes et même jansénistes, cette société avait la gaîté, la gaîté de toutes les époques où l'on sent un grand danger évanoui, où l'on respire. Elle aimait à traiter largement, soit parce qu'elle avait affaire à des appétits robustes, soit parce que l'exercice d'une hospitalité large était une tradition. Mais nous serions renversés en voyant la simplicité du mobilier et des réceptions de nos pères. Chez beaucoup d'honnêtes commerçants le mobilier du salon comprenait des chaises et des fauteuils d'acajou, rembourrés de paille. Dans les bals bourgeois, l'éclairage se composait de quinquets et de bougies isolées, qui coûtaient, il est vrai, trois francs dix sous la livre, plus de sept francs d'aujourd'hui. Dans les à tous les jours on ne brûlait que de la chandelle, qui avait, d'ailleurs, l'avantage d'éclairer beaucoup mieux, sans compter que l'on y pouvait recourir pour s'enduire le nez lorsque l'on était enrhumé du cerveau.

Les rafraîchissements de ces bals consistaient en sirops et en pommes d'api. Le bal commençait sur le coup de sept heures ou sept heures et demie. A minuit, souper. Il était simple : volaille bouillie, pâté froid, jambon, saucisson, « salade cuite, » *id est* macédoine, et menus suffrages. Avant de rentrer, à six heures du matin, on servait une soupe de riz au lait. Et les invités se retiraient enfin, avec la douce satisfaction du devoir accompli.

Nul étalage, nulle disproportion entre la fortune et l'établissement. Suivant notre expression vulgaire, nul ne cherchait à siffler plus haut que la bouche.

Pour donner une idée de la simplicité de ces réceptions où l'on s'amusait tant, je rappellerai que M<sup>me</sup> Desgeorge, d'une si vieille et si honorable famille lyonnaise (c'était la mère de l'abbé Desgeorge, mort il y a peu d'années, à plus de quatre-vingts ans, qui fut supérieur des missionnaires diocésains), je rappellerai que M<sup>me</sup> Desgeorge, qui jouait très agréablement du violon, montait debout sur une chaise, ou en plein air sur un tonneau si on était à la campagne, et faisait danser elle-même ses invités. Sa sœur, M<sup>me</sup> Soret, jouait en même temps de la vielle organisée, comme le touchant Pierroto dans *Linda di Chamouni*.

\*  
\*\*

Pourquoi ce peu de temps qui nous est donné à vivre nous a-t-il été assigné à ce point du temps plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui nous a précédés et de toute celle qui nous suit? Pourquoi avons-nous été attachés à ce point géographique nommé France, plutôt qu'à celui-là nommé Chine, ou à cet autre nommé Dahomey? Pascal, je crois, fait une question de même genre, à laquelle il ne répond pas mieux que moi. Ce n'est pas la peine de s'appeler Pascal. — Ce qui est certain, c'est que, dans la grande distribution de la nature, nous avons été avantagés. Ceux qui ont pu voir à la fois, en Europe, le premier tiers de ce siècle et sa fin, ont été certainement ceux auxquels il a été offert le plus curieux spectacle que peut-être l'humanité ait jamais contemplé. La transformation

a été plus grande dans ce court espace de temps que dans les dix siècles qui nous ont précédés. Sans doute il y a plus loin, socialement parlant, d'un contemporain de Charlemagne à un contemporain de Charles X, que de celui-ci à un contemporain de M. Carnot ; mais la domination de l'homme sur la nature a fait cent fois plus de progrès de 1830 à 1890, que de 800 à 1830. Il y a moins loin du char à bœufs carlovingien à la brouette du courrier de 1819, que de celle-ci à un train rapide ; et même les feux servant de signaux de transmission au temps d'Agamemnon sont moins loin du télégraphe Chappe, encore en usage en 1850, que celui-ci ne l'est du téléphone. Habitué que nous sommes aux conditions de la vie moderne, nous ne songeons pas aux conditions même de la vie que nous avons vécue naguère. On ne songe pas, par exemple, combien sont différentes deux sociétés, dont l'une possède les allumettes chimiques et dont l'autre ne possède que le briquet.

Je ne sais même si la transformation politique a été moindre que celle de la vie matérielle, et s'il y a beaucoup plus loin des États-Généraux de 1614 à la Chambre des députés présidée par Royer-Collard, que de celle-ci à l'assemblée que préside aujourd'hui M. Floquet.

Par tant de changements, l'on comprend que le tableau que nous avons essayé de faire d'un tout petit coin de l'ancienne société lyonnaise ait un peu quelque chose du rêve.

*24 janvier 1890.*





## LA VOGUE DES CHOUX

'ÉTAIT hier la vogue de Perrache, sur le cours du Midi. L'Empire la faisait célébrer le 15 août, pour coïncider avec la fête de l'empereur, mais en réalité la vogue se doit tenir le dimanche qui suit la Notre-Dame.

Dans mon jeune temps, cette vogue, qui avait encore un caractère un peu champêtre, se nommait la *vogue des choux*, parce qu'elle était la fête des jardiniers de la presque île Perrache, où l'on cultivait en effet beaucoup de choux. Aujourd'hui l'on n'y cultive que le charbon.

Si quelque chicanier me cherchait noise sur cette figure : « cultiver le charbon, » je répondrais qu'à Lyon nous avons accoutumé de dire, parlant de ceux à qui le bon Dieu a refusé

un teint de lys, qu'ils « sont venus au monde quand le charbon était en fleur ». Si le charbon est quelquefois en fleur, c'est donc qu'on le peut cultiver.

\*  
\*\*

Un chacun a vu les promenades des vogueurs. Le rit traditionnel veut qu'elles se fassent avec un beau tambour-major « tout galonné d'or », une belle cantinière fortement capitonnée en avant et en arrière, des tambours et « une musique de vogue, » ce qui vaut autant à dire comme musique d'enragés. Derrière la musique, un drapeau et une bande de jeunes gens, vêtus communément de pantalons blancs à bande d'or, et de vestes galonnées. Deux d'entre eux portent une balle à lessive recouverte d'un linge blanc sous lequel se blottissent une foison de brioches, qu'on va offrir aux habitants du village ou du quartier, lesquels « se fendent » en retour d'un petit écu ou d'une pièce de cinq francs, moyennant quoi on leur joue, en manière d'aubade, quatre mesures de bastringue.

Ce spectacle poétique a inspiré un poète patois, « le papa Dubost, de Lentilly, » qui l'a chanté dans un grand nombre de couplets, dont je détache les suivants, non sans quelque sel campagnard :

Lous vêtia que s'alignont  
 Devant le gens que guignont ;  
 Tia veni Grand Robarjôt  
 Et sa canna, et sa canna ;  
 Tia veni Grand Robarjôt,  
 Que semble un tambor majò ;

Pus sa dzoulia cantiniri,  
 Qu'apond à sa botoniri ;  
 Et à son commindament,  
 Tot s'ébranle, tot s'ébranle ;  
 Et à son commindament,  
 Lo tambor fait roulement.

Robarjôt crië : « Moda ! »  
 Dit Chôtelus : « Tsapota ! »  
 Vètia Joanny Chôtelus  
 Que tsapote, que tsapote,  
 Vètia Joanny Chôtelus  
 Que tsapote tant qu'i put<sup>1</sup>.

Ces promenades existent à peine pour la forme dans les villes, mais dans les campagnes elles sont restées une pièce essentielle de la fête. Jadis à la vogue des choux on promenait,

1. Je traduis pour ceux qui ne seraient pas bien familiers avec le patois : « Les voilà qui s'alignent devant les gens qui les guignent. Voici venir le grand Roberjot, et sa canne, et sa canne ; voici venir le grand Roberjot qui ressemble à un tambour-major ;

« Puis sa jolie cantinière, qui atteint à sa boutonnière. Et à son commandement, tout s'ébranle, tout s'ébranle ; et à son commandement, le tambour fait un roulement.

« Roberjot crie : « Pars ! » Chatelus (je suppose que c'est Chatelus aîné) dit : « Chapote (bats du tambour) ! » Voilà Joanny Chatelus (je suppose que c'est le cadet) qui chapote, qui chapote, voilà Joanny Chatelus qui chapote tant qu'il peut. »

Je fais remarquer qu'à chaque couplet il y a un vers sans rime, ce qui est du dernier modernisme, et que dans ce vers le second hémistiche répète le premier, ce qui est encore une invention de la jeune école. Je regrette de n'avoir pu noter l'air. Les autres chansons du même auteur respectent malheureusement trop peu la mesure,

avec les brioches, des choux gigantesques. Encore à Vaise, à la Saint-Fiacre, la fête des jardiniers, on porte un trophée des plus beaux légumes du crû.

\*  
\* \*

Depuis quelques années on a inventé de ressusciter le nom de *vogue des Choux*, en faisant, huit jours après celle de Perrache, une seconde vogue au milieu de la presqu'île, par delà les vouîtes. C'est la petite pièce après la grande. Affaire des cabaretiers du quartier.

Le cabaretier, au fond, est la raison première et dernière de nos vogues urbaines. Dans nos campagnes, la vogue<sup>1</sup> répond à quelque chose : à la fête patronale de la paroisse. C'est à ce propos que l'on se réjouit et que l'on danse. Aussi, c'est le plaisir de la danse qui se va chercher dans nos villages, tandis que ce qu'on va faire dans nos quartiers, c'est voir les géantes, les boutiques de faïence, les théâtres forains, et, par dessus tout, rencontrer bonne occasion de prévenir la pépie, laquelle, on sait, ne se prend que par faute de boire.

1. Breghot du Lut et M. Onofrio font venir le mot *vogue* du latin *votum*. M. Onofrio s'appuie sur le nom de *vota* que porte la vogue en Languedoc et en Limousin et sur cette citation du *Dictionnaire des expressions vicieuses des Hautes-Alpes* : « *Vogue* ou *vœu* ne peuvent se dire pour fête communale. »

*Vogue* et *vota* sont deux mots très différents. Le second répond en effet au français *vœu*, latin *votum*, mais le premier est simplement le même que le français *vogue*, pris au sens d'affluence, réunion, foule; du vieux haut allemand *wogon*, « moveri ». A Fribourg, en Suisse, le mot joint au sens de fête patronale celui de multitude, affluence. Sur le sens, comparez *assemblée*, synonyme de vogue dans beaucoup de pays.

\*  
\*\*

Dans nos campagnes, le dernier soir de la vogue (elle commence le samedi pour finir le mardi), on fait un grand feu sur la grande place pour la « finition » de la fête, et garçons et filles dansent autour en chantant une chanson appropriée :

Le filles n'ant gin de solòrs ;  
Los garçons n'ant gin de liòrds ;  
Adiu don la vogua !

Ce dernier vers, qui se répète éternellement sur la phrase musicale de « les coucous sont gras », a quelque chose de profondément mélancolique. Ainsi passent les joies commes les gloires de ce monde sublunaire.

\*  
\*\*

*Vogue* est un mot très ancien. « On fut contraint de dresser des feuillées par les rues comme on fait aux vogues de village, » écrivait Rubys en 1504, dans son *Histoire de Lyon*. Le concile de Vienne, en 1554, avait défendu les divertissements des vogues : *Inhibuit hoc concilium ne deinceps in hujusmodi celebritatibus festorum quas vulgo VOGUES vocant, chorae, saltationes, etc.* Prescriptions qui restèrent lettres mortes. Pour supprimer les vogues, il aurait fallu commencer par supprimer les garçons, les filles et les cabaretiers.

Du Cange définit ainsi les vogues : « On appelle de la sorte,

1. « Les filles n'ont plus de souliers (elles les ont usés à force de danser) ; les garçons n'ont plus de liards (ils les ont dépensés à force de boire) ; Adieu donc la vogue ! »

dans la province de Vienne, les fêtes des villes et des bourgs, lesquelles sont celles du patron ou de la dédicace de l'Église, et où il vient un concours de monde des paroisses voisines, afin de se réjouir par des danses et des chants : *ad quas concursus fit ex vicinis parochiis...* » On voit que pour lui le mot de vogue comporte l'idée étymologique de voyage, de déplacement.

\*  
\*\*

Autrefois il n'y avait à Lyon que deux vogues, celle des Choux et celle de la Quarantaine. L'adjonction des communes suburbaines sous l'Empire en augmenta tout de suite le nombre. On s'est mis maintenant à en inventer pour les moindres quartiers. Les plus courues sont toujours celles de la Croix-Rousse et de Perrache. Hier, dans toute la partie du cours du Midi la plus rapprochée de la gare jusqu'à mi-chemin des deux fleuves, la foule était si pressée qu'on avait peine à avancer. Les pas de tout ce monde soulevaient une poussière fine, impalpable qui, mêlée aux émanations corpusculaires, aux buées des respirations, à l'évaporation des sueurs, faisait à cette partie de la promenade une atmosphère épaisse, chaude, fétide, particulière, qu'on voyait flotter de loin comme les vapeurs sur les marais. Au travers de cette atmosphère lourde et plus dense, la lune, en se levant, avait des dimensions encore plus énormes que celles données à ce moment par la réfraction des couches inférieures de l'atmosphère ordinaire, dont la puissance réfractive augmente en se rapprochant du sol. Elle était monstrueuse, et l'on peut dire littéralement qu'on avait fait une lune exprès pour la vogue de Perrache.

\*  
\*\*

La décoration ne varie guère : Quelques mâts auxquels on accroche une grande étoile de veilleuses en verres de couleur, des guirlandes de lampions suspendues aux platanes. En dessous, s'étalent de longues séries de boutiques, entremêlées de tirs à la carabine, « système Flobert, » disent les affiches, au pistolet, à l'arbalète, etc. Des rangées de pipes, de petites poupées en plâtre, attendent avec patience qu'on les casse.

Sur le sommet d'un jet d'eau danse la coquille d'un œuf vidé. Deux autres tournent rapidement comme sur un trancanoir. Au milieu d'une grande plaque d'ardoise est un petit rond blanc. Si, par adresse insigne, vous l'atteignez, il va se lever soudain un zouave de carton, terrible, ou partir un artificier. Les boutiques d'à côté, éclairées par des quinquets à pétrole, éclatent de mille feux à cause de la réflexion des innombrables cristaux dont elles sont comblées. Vous mirez dans de grosses boules d'argent votre figure, devenue tout en largeur, horrible. Voici des carafes, des verres, des huiliers, des salières, des moutardiers ; tout étincelle ; des petits pots pour le lait, couleur d'or, d'opale, d'argent bruni ; force vases à fleurs où resplendissent l'outremer, l'émeraude, l'améthyste ; de blanches soupières à coqueluchon rouge ou noir ; des théières, de mignons coquetiers, des bols, des assiettes à filets d'azur, de carmin, de vert-mitis, d'orpin, de vermillon ; de modestes dubelloys (à Lyon, dubelloires), sombres, en grès verni, en terre de pipe ; enfin ces vases intimes, avec un œil tout grand ouvert au fond, et la légende consacrée : *Ah ! petit coquin, je te vois !*

Sous l'Empire, célèbre par sa chasteté, la police prit ombrage de l'inscription, et ne toléra que des yeux qui ne parlaient pas. M. Ducros, plus rigoureux, ne tolère plus d'yeux, même fermés.

Mais hâtez-vous donc!... Faites tourner le cadran magique sur lequel l'aiguille du destin semble prononcer cra... cra..., et vous courez fortune de ne pas gagner pour deux sous la pièce de porcelaine qui vaut vingt-cinq francs.

De mélancoliques somnambules, devineresses, chiromanciennes, tireuses de cartes, etc., attendent au fond de leur voiture que vous alliez vous faire raconter votre destinée, décrire la femme que vous épouserez, ou annoncer la grande fortune qui vous adviendra. Une, entre autres, qui s'évertuait à crier que « chez elle on ne disait rien qui ne pût être entendu des oreilles les plus chastes », n'avait personne.

De ce côté, à deux coups pour un sou, on lance une grosse paume sur des marionnettes, en tas positivement. Pour ne rien toucher, il faudrait le vouloir; et l'on gagne un cornet de pastilles à la menthe. « Tapez! tapez sur Bismark, le roi Guillaume, Badinguet! » crie de tous ses poumons l'industriel, pour enflammer les tireurs.

Voici des billards anglais, russes, japonais; des billards à cheminée; des billes, des queues; vingt loteries à billets, des jeux de dés, une table ronde à aiguille centrale, divisée en compartiments jaunes, rouges et noirs, à la façon d'une roulette de Bade ou de Monaco.

Bref, partout on peut, à bon marché, se gorger de tous les plaisirs qui existent sous la calotte du ciel... Ici un physicien pile votre montre dans un mortier, puis vous la rend intacte.

Là, par une série de verres alignés à la file, vous voyez (triste souvenir de la fanfaronnade bonapartiste) « les Prussiens précipités dans les carrières de Jaumont ! » le pauvre mineur « à cinq cents pieds sous terre ! » l'enterrement de Geneviève de Brabant, « avec la confrérie de l'Immaculée-Conception ! » « Tropmann et la famille Kinck ! » Au théâtre d'en face, des automates, mus par l'électricité, jouent de toutes sortes d'instruments, et font une concurrence acharnée à la musique de la vogue.

Un vendeur d'orviétan, pour démontrer à l'évidence l'excellence de son remède, se donne, « à tenant », de grands coups de couteau dans l'avant-bras. A chaque fois le sang jaillit, mais à l'instant une goutte du précieux baume guérit la plaie ! — Et puis ne croyez pas aux miracles !

Pendant, à la lueur des lampes à huile minérale, un trapèze, accroché à un portique, se balance à vingt ou trente pieds au dessus du sol. Deux acrobates y montent. Ils s'y pendent par les coudes, par les genoux, par les pieds, par le bout du nez. Ils font semblant de tomber et vous causent des frayeurs à faire avorter une ogresse. — Et dire qu'il y a des gens qui aiment mieux ce métier que celui de canut !

\*  
\*\*

Jusqu'ici nous avons vu ce qui se peut rencontrer dans toutes les fêtes baladoires des grandes villes, mais il y a aussi des choses qui ont leur petit caractère lyonnais. Dans ce coin, éclairé par une chandelle dans un cornet de papier, des vapeurs huileuses qui vous prennent aux poumons annoncent une cuisine de bugnes en plein vent. Le mince anneau de pâte,

un peu plus grand qu'une bague, jeté dans la friture, grandit, se gonfle, se gonfle encore et devient une grosse bugne dorée, craquante. A côté, on fabrique, dans un moule de fonte en forme de mâchoire, des gaufres recreusées comme le visage de M. Vuillot. Là, des matefaims, minces comme du papier, roussis, grillottés, piqués de brun, appétissants. Plus loin, transparent comme l'ambre, du sucre d'orge que l'on tire du poêlon de cuivre ; à côté, un autre est rose, un autre vert : pour tous les goûts. Sur la serviette blanche on étale en longs tire-bouchons de la pâte de guimauve toute fraîche, d'une blancheur d'amiante. Voici des berlingots à la rose, « bons pour le rrrrhûme ! » qui font venir l'eau à la bouche ; des bâtons de sucre de pommes, dorés comme un ambassadeur chinois, larges ; longs, immenses, et qui ramènent involontairement le souvenir du maréchal de Castellane. Jouez, on les gagne « pour cinq centimes ! » Et enfin, voici les *pâtés de vogue* !

\*  
\*\*

Les pâtés de vogue ! cela mérite une place à part. C'est ça qui était pour épargner le pain ! Par défiance je n'ai jamais goûté de ceux qu'on fabrique à Lyon. Cela ne doit pas s'acheter. Il faut les manger dans nos campagnes du Lyonnais, là où la ménagère choisit le beurre le plus frais, la fleur de farine pour faire cette pâte, non feuilletée, Dieu merci ! mais ferme, saine, épaisse, parfumée, dans laquelle on enferme une couche de poires beurré blanc, qu'on a préalablement fait mariner pendant vingt-quatre heures dans de l'eau-de-vie avec du sucre. Je ne sais pourquoi la tradition veut qu'on donne toujours à

ces pâtés la forme d'un chapeau de gendarme. On les dore par dessus avec un jaune d'œuf. Ah! ces pâtés, c'est le plus beau souvenir que j'aie gardé de la vogue du bourg où nous passions l'été! C'est à eux, évidemment, que songeait mon cousin Charmion, de Mornant, lorsque, Pâques approchant, et son père lui représentant la nécessité de songer à « ses devoirs », il répondait d'un ton mélancolique : « Tojors Pôques, tojors Pôques, et jamais la voga de Mornant! »

\*  
\*\*

Arrachez-vous aux sollicitations de la gourmandise. Sur une table, voici des boules de verre pour essayer « la force du sang et la chaleur des poumons », un sou l'essai. Dans votre main serrée, le liquide rougi entre en ébullition comme le sang de saint Janvier. Le marchand vous dit que votre sang marque trente-trois, trente-quatre degrés : — C'est un beau sang, monsieur! — Vient un autre après vous, qui a aussi trente-trois, trente-quatre degrés, et un beau sang! Le marchand juge ça à l'âme. Mais vous courez voir pour deux sous, dans le « miroir magique », le portrait de la demoiselle qui vous aime. C'est la même pour tout le monde, mais cela n'y fait rien, il y a bien des demoiselles qui aiment plusieurs personnes. Et puis vous allez, d'un fort coup de « mayet », comme dit l'inscription (les Lyonnais mouillent les *ll* comme dans *escayer*), faire monter l'indice qui doit inscrire votre force herculéenne le long d'une sorte d'immense baromètre gradué. — Bing! ça sonne, vous avez atteint le mille!

\*  
\*\*

Enfin, des ballons s'élèvent, on monte des lanternes vénitiennes à des mâts. La fête est dans sa splendeur.

Mais, qu'est-ce que tout cela auprès des spectacles ! Un pitre, aux sons d'un brillant orchestre de cuivre, avale de la rite enflammée (ceux qui ne sont pas Lyonnais prononceront étoupes) ; puis, sous ses dents, transforme cette rite en spirales de papier blanc et rose qu'il tire de son estomac, et qui s'allongent à la longueur d'une souche de l'autel de la cathédrale. Tout y est, jusqu'à la mèche au bout. Il ne manque que le chandelier ; le pitre le rendra la prochaine fois.

Un peu plus loin, ce sont les hercules, les vaillants, les hommes de fer. Dans l'enceinte de toile on fait des armes, de la savate, du bâton. Y a-t-il dans l'assemblée un amateur pour la pointe ? pour le sabre ? pour le chausson ? pour la lutte ? — En voici qui affluent. Entrez, les dames sont admises ! L'étoile de la troupe, en jupon court et en maillot rose, un cœur brodé sous le sein gauche, remporte la victoire sur un brillant militaire. — Applaudissez !

Cependant, sous une tente champêtre, au son de deux ou trois instruments qui vous font dresser les cheveux sur la tête, comme la trompette de l'Apocalypse, les jeunes gens des deux sexes dansent des quadrilles. Cela manque un peu de duchesses. Pour le surplus, assez froid. La danse ne tourne nullement aux cloches, et l'autorité n'a pas besoin d'intervenir.

\*  
\*\*

Mais la foule envahit peu à peu les brasseries, et, laissant les

danseurs suer à leur aise, va se rafraîchir. On se fait traverser chez Georges ou chez Jacob, les braves Alsaciens, par des quantités incommensurables de bière. Impossible de comprendre que l'exportation puisse faire équilibre à l'importation.

Enfin tout se calme petit à petit. Vers minuit et demi, sur le cours, il ne reste plus que des exagérés des partis extrêmes qui, à force d'avoir trop bu de bière ou de vin, sont contraints d'appuyer un peu leur front mouillé de sueur contre la fraîche écorce des platanes. La masse dort déjà en rêvant aux plaisirs de la veille.

\*  
\*\*

A cette vogue si belle il manquait cependant deux choses : les sauvages et les géantes. Hélas ! le progrès de l'impiété est tel, que les sauvages ne sont plus possibles ! C'était cependant bien beau, le sauvage chargé de chaînes dans sa cage de fer ; qui faisait hou ! hou ! d'une façon épouvantable, à qui le cornac, un pauvre marin naufragé dans un voyage autour du monde, ordonnait de faire sa prière dans sa langue maternelle : — Ki ki ra pa pa té ri ko kou ! dit le cornac. Cela veut dire : « Fais ta prière ! » — Et le sauvage obéissant commence : — Ra mi ko cé ti fa kou kou ra pa pa pé ti té rim... — C'est ça, la prière. — Puis le sauvage, avec sa massue, roulant des yeux terribles, poussant des cris inarticulés, exécute la danse nationale. Heureusement que les barreaux de la cage sont solides et les chaînes fortes, sans quoi l'on se sauverait de terreur !

Le dernier des Mohicans ou le dernier des Patagons était l'an dernier à la vogue de la Guillotière. Des mécréants, gangrenés d'esprit révolutionnaire, le voulurent à toute force frotter d'un

mouchoir, qui emporta le cirage. Les spectateurs, de vulgaires démocrates, au lieu d'avoir l'esprit d'être dupes, se fâchèrent et mirent la baraque à bas. Que ne vont-ils aussi froter la forte chanteuse dans l'*Africaine* ?

C'était à Perrache que, pour la dernière fois, sans doute, je vis un sauvage, qui était une sauvagesse des Pierres-Plantées présentée par un marin de la rue de Chartres. C'était un admirable type de canuse de la mer du Sud. Elle accomplit les rites traditionnels, qui sont réglés absolument comme le répertoire classique au Théâtre-Français. Elle mangea le lapin vivant, poil, tripes et le reste, les bouts de cigare de l'aimable société, le tabac de toutes les blagues, ouvrant une bouche toute rouge et grande comme un four à ban, pour montrer qu'il n'y avait pas de tricherie. Un sceptique voulut, lui aussi, froter le mouchoir, et en demanda la permission au cornac, qui fut admirable : — Frottez, monsieur, mais si elle vous tue d'un coup de massue, ne m'en faites pas de reproches !

\*  
\*\*

Puis, à cette vogue si belle, il manquait encore des géantes. Oh ! les belles géantes qui ont six pieds de hauteur au dessus du niveau de la mer ! qui pèsent trois cents ! qui ont quatre-vingt-quinze centimètres de tour de mollet ! qu'on peut tâter pour s'assurer que tout est bien naturel ! O géantes de mes rêves, qui avez inspiré de si beaux vers à Charles Baudelaire, il ne manquait que vous, il ne manquait que vous !

12 août 1873.



## LES JEUX DES GONES



HAQUE printemps, les bons journaux lyonnais se font un devoir d'écrire quelques lignes de « chronique », comme disent les journalistes, à celle fin de signaler les dangers du jeu de quinet sur nos places et sur nos quais. Voire qu'hier encore l'un d'eux réclamait un arrêté pour l'interdire. Eh quoi ! Pensez-vous donc qu'il y ait faute au monde d'un seul bon règlement ! La France en est pavée, comme l'enfer de bonnes intentions ! C'est absolument comme la morale : ce ne sont pas les préceptes qui manquent ! ce n'est que de les mettre en pratique, voilà tout.

La proscription du jeu de quinet date du temps du roi Louis-Philippe. C'était, je crois, M. Terme étant maire. L'arrêté fut affiché, et les *Romains*, qui étaient les *Bleus* de ce temps-là, les *Romains*, paternels, le firent mettre à exécution au moins pen-

dant quinze jours. Depuis lors, de loin en loin, lorsqu'il y a eu trop de gens éborgnés, on replacarde l'arrêté... et les choses vont comme devant. D'ailleurs, le plus souvent, l'arrêté arrive quand la saison du quinet est déjà close. En voilà pour une année. On le rereplacardera lorsque quelques autres personnes ne verront plus la République que d'un bon œil, c'est-à-dire à la fin de la saison prochaine.

\*  
\*\*

Vous n'ignorez pas, en effet, que tous nos jeux lyonnais ont leur saison, tout comme les prunes et les coriaux<sup>1</sup>. Depuis

1. Le Lyonnais a toujours été chaste : il dit *coriau* où les autres disent *gratte* (*chuit*).

*Coriau* est de Lyon seul. Dans nos campagnes on dit *camber*, dans le Dauphiné *quinarodon*. Celui-ci est le grec *κυνόροδον*, sans l'intermédiaire du latin *cynorrhodon*, qui aurait donné *c* doux à l'initiale. Le transport de l'accent, aussi bien que le décalque exact du mot grec, la persistance de *d*, tout indique un mot de formation savante qui aura pénétré dans le peuple, sans que je puisse trop m'expliquer comment. Le mot est allé loin, car dans le bas Limousin, le *quinarodou* est une confiture faite avec le fruit de l'églantier. Quant à *camber*, il est en relation avec l'espagnol *cambron*, le portugais *cambrdo*, nerprun, mais l'origine m'est inconnue. *Coriau* est le latin *corallium*, français *corail*. Le singulier est aussi *coriau*. De même nous disons *marichau*, *chiviau* pour *maréchal*, *cheval*, témoin la vieille chanson qui me divertissait quand j'étais petit :

Ma more  
N'ayet qu'ina dint,  
Que lui branlôve  
Quand fesié lo vint.  
Mon pore,  
Qu'équiet marichau,  
La lui cognôve  
A grands cops de martiau.

qu'il y a des cocus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bardoires, vous n'entendez qu'un cri sur toutes nos places : — *Quinet, point de pas de chien!* — Viennent les cigales, le quinet est mort jusqu'à l'an qui vient.

\*  
\*\*

Mais quoi! *ut rerum omnium, sic linguarum instabilis conditio!* dit l'illustre du Cange en tête de ses œuvres. Tout se corrompt, même la sublime langue lyonnaise! La police défend le quinet, tandis qu'il y a beau temps qu'on ne le joue plus sur nos places. Bon, quand ces places étaient à peu près désertes! La police ne sait même pas que ce qu'elle appelle *quinet*, c'est le *canichet*, son vulgaire diminutif.

L'origine du noble jeu de quinet, purement lyonnais (la Provence elle-même ne le connaît pas), « se perd dans la nuit des temps ». C'est le plus beau jeu qui existe : jeu d'adresse, de combinaisons, d'un intérêt émouvant. Les engins en sont gros : un demi-pied de long pour le quinet; dix-huit pouces pour le bâton. Les gones recommandent de prendre un bâton à deux bouts. Le quinet a cela d'agréable qu'il n'est dangereux que pour les spectateurs. Pour le canichet, beaucoup plus petit, il est inoffensif, et ne peut guère faire plus de mal que de vous tirer un œil.

\*  
\*\*

*Quid*, quinet? — C'est un morceau de bois taillé en coin par les deux extrémités. Faut croire qu'au temps des Romains il se jouait déjà et par des gones qui étaient grecs, puisque *gone* vient probablement du grec, et que *quinet* vient certainement

du latin. C'est *cunea*, qui a donné le vieux français *cuigne*, coin, d'où *cuignet*, avec le suffixe diminutif *et*, et *cuinet*, *quinet*, par le « démouillement », rare d'ailleurs, de *n*. En Picardie on appelait *cuignet* un pain qui affectait la forme d'un coin. Dans un texte de l'année 1467, on lit que : « Le dimanche d'après Noël... iceulx compagnons vindrent soupper et menger leur *cuignet* avec leur curé... »

\*  
\*\*

Le quinet, le vrai quinet veut beaucoup de joueurs divisés en deux camps : à tour de rôle l'un dehors, l'autre dedans. Ses règles sont compliquées et demanderaient un traité spécial, oublié dans *l'Académie des jeux*. Si vous les voulez connaître, adressez-vous à mon ami, le sieur des Guénardes, qui y était très fort de 1822 à 1828 : pensionnat Delorme, rue Sala; camarades : Paul Bruyas, Fleury Gaillard, Maupetit, Bayard, Bonnard, Lacroix-Laval, et tant d'autres, morts ou dispersés.

On fait un rond. Au bord, un socle de pierre. On y pose le quinet, le bec en avant. Un coup vigoureux du bâton le fait sauter, et durant qu'il est en l'air on le frappe violemment, tantôt en le faisant bondir, tantôt au contraire en lui faisant raser le sol, pour tromper les soldats du camp en dehors, qui cherchent à le repousser à la volée.

Le quinet tombé se ramasse, et le joueur qui s'en est emparé le lance avec la main, en tâchant de le faire entrer dans le rond, à quoi parent les joueurs du premier camp. Selon d'autres règles, il s'agit de toucher le bâton placé au bas du socle. Pour lancer le quinet avec plus de facilité, on fait, comme aux boules, deux ou trois pas en avant, ou mieux trois immenses bonds.

C'est contre cet abus que se précautionne le premier joueur en criant la phrase sacrée, dont le son frappe son adversaire d'immobilité :

Quinet ! point de pas de chien !

Il n'est pas défendu d'y ajouter une épithète à la façon des héros d'Homère. Je constate que celle de « vermine » a toujours été la plus en vogue.

\*  
\*\*

*Canichet*, c'est le petit du *quinet*. Celui-ci étant déjà un diminutif de *cuigne*, on a créé un suffixe diminutif du diminutif : c'est *ichet*. Tant plus les suffixes sont allongés, tant plus ils sont diminutifs. De même de *cadet* nous avons fait *cadichet*. On devrait avoir *quinichet*, mais celui-ci a été facilement corrompu en *canichet*, sous l'influence de *caniche*.

Le canichet se joue à deux seulement, comme on en peut juger partout sur nos quais. Il n'y a plus de socle en pierre. Un des gones fait un rond. Savoir qui commencera. On met le bâton à dix ou quinze pas et on jette le quinet, à qui approchera le plus près du manche. Le gone favorisé met le canichet au bord du rond, et le lance comme il a été dit plus haut, mais à trois reprises. La partie se joue en un certain nombre de points, qui se mesurent par le nombre de longueurs du manche entre le rond et le canichet. Pour le surplus, c'est comme au quinet.

On peut, ainsi qu'à la guerre entre grandes personnes, user de ruses pour se donner des avantages. Au moment de lancer le quinet à celui qui défend le rond : « Un bleu ! » crie-t-on

soudain ; le gone de se retourner pour fuir, et canichet de tomber dans le rond. Attrape !

« Tà mère qui vient ! » est encore un coup de jarnac connu, mais qui manque rarement son effet :

De même en duel, l'usage admet le « coup du gendarme », comme on le voit dans *Barbe-bleue* d'Offenbach.

\*  
\*\*

Un ami qui lit ces lignes par dessus mon épaule, me demande pourquoi, à Lyon, sous tous les régimes, un sergent de ville s'appelle un *bleu*.

C'est un exemple assez singulier de la façon dont une minime circonstance, qui frappe le populaire, peut engendrer un terme persistant.

En 1852, l'empereur Napoléon III éprouva le besoin d'augmenter l'affection des Lyonnais à l'aide d'un grand nombre de sergents de ville. Jusque-là on avait eu des « gardes municipaux », que personne n'a jamais connus que sous le nom de *Romains*, braves pères de famille non casernés, à la façon de nos pompiers, et qui faisaient une police affectueuse sous la direction du maire. C'était comme qui dirait les gardes champêtres de la ville. La mairie supprimée, l'Empire créa les sergents de ville, au nombre de trois cents, qui furent casernés en Serin, en rue de Sully et en rue de la Reine.

A celle fin, on tria d'anciens soldats, que, pour leur faire connaître les êtres, on promena par les rues de Lyon, en escouades de dix ou douze. N'ayant pas encore leur uniforme, et vêtus, qui d'une veste, qui d'une jaquette, on leur avait attaché au bras gauche, en signe de ralliement, un brassard

bleu. Le populaire regardait curieusement défilér ces inconnus avec leur brassard. Cela ne dura que peu de jours. Ils prirent bientôt leur service avec des uniformes et des noms qui ont varié depuis, mais sergents de ville, gardes urbains ou gardiens de la paix, on les connaîtra toujours sous le nom de *bleus*.

\*  
\*\*

Quand arrivent les abricots, le canichet s'en va pour laisser la place au noble jeu des noyaux, que l'on jette dans l'embouchure du « cornet de descente », laquelle nous appelons *dauphin*. — Et pourquoi *dauphin*? — Ah! j'y suis! c'est parce que l'usage avait pris, à la Renaissance, de décorer de têtes de dauphin les orifices qui jetaient de l'eau sur la voie publique. Voyez ces dauphins énormes qui sont encore à l'Hôtel-de-Ville, sur la rue Puits-Gaillot, au ras du trottoir.

Le noyau, lancé avec force dans le dauphin, monte, puis redescend en bondissant sur la cadette. Tout noyau lancé reste au jeu, jusqu'à ce que l'un deux, en descendant, en roque un autre. Le gone chanceux qui a fait ce coup empoche tout le tas. Ne jouait pas qui voulait à ce jeu. Il y fallait, comme aux banquiers, un gros fonds de roulement, que l'on formait au moyen d'indigestions successives d'abricots. Seulement, quand on avait gagné beaucoup de noyaux, mais beaucoup, à quoi cela servait-il? — ce que sert, à peu près, tout ce que nous amassons en ce monde.

Il y a un autre jeu, avec ces noyaux. On fait un creux en terre, qui s'appelle pot ou potet, au choix. On place un noyau à quelque distance, et d'une chiquenaude, on l'envoie dans le pot, disant : *biche, boche... dans ma poche*, si l'on a gagné. Rien

ne plaît aux enfants comme les consonnances. Il y a bien des hommes faits qui font des rimes !

\*  
\*\*

En même temps que les noyaux dans le cornet, arrive *la classe* (quelle drôle d'idée les Parisiens ont-ils d'appeler ce jeu *marelle*, au lieu de *classe* ?). Alors vous verrez sur tous les trottoirs des manières de figures de géométrie tracées à la craie. C'est l'œuvre des gones. Gones et polygones, cela se tient, à part que nos gones ne sont pas toujours polis. Les voilà donc, avec un morceau de brique à terre, sautant à la jamberotte (admirez, par parenthèse, ce mot lyonnais *jamberotte*, du latin *gamba rupta*, et trouvez-m'en un semblable, ô Parisiens!).

Donc nos gones, à la jamberotte, vont poussant du pied qui saute le tesson de brique. Ils l'envoient à hue et à diah, jusque-là qu'il arrive dans le dernier recoin ; et malheur si le tesson s'arrête sur une raie, ou si le gone, en sautant d'un compartiment dans l'autre, retombe, lui aussi, sur la raie fatale : il a perdu !

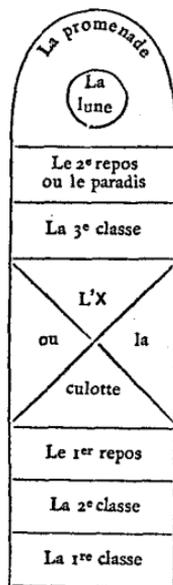
\*  
\*\*

Ah ! que les journaux monarchistes ont raison de prétendre que tout s'en va, tout change, tout périlite ! Pas plus tard qu'hier j'aborde dans la rue de Lyon<sup>1</sup> trois gones en avance, qui déjà jouaient à la classe. — A quoi que tu joues, dis-je à l'un ? — A *caniche*, qu'il me répond. Ainsi, depuis le temps où « j'avais des culottes de fromage blanc », comme dit la chanson,

1. Aujourd'hui rue de la République.

déjà *caniche* a remplacé *classe* ! Exemple de cette création incessante du langage, à laquelle nous ne portons pas attention. Eh quoi ! soixante ou septante ans, si courts, si vite passés, amènent-ils de tels changements, et me trouverais-je incompris de ceux qui me suivent, comme je l'étais peut-être de ceux qui m'ont précédé !

Cependant, il faut être de son temps et savoir accepter le progrès : *classe* avait une raison ; *caniche* en a une autre. Ainsi la monarchie avait sa raison ; la république a la sienne. Dans le dessin à la gone que je fais ici avec la légende et qui pourrait figurer assez bien un plan d'église romano-byzantine, on voit qu'il y a trois passages nommés *classes*. Et moi aussi, puis-je dire avec orgueil, quoique je n'aie jamais été au collège, j'ai fait mes classes ! — Et les gones aussi. Et de là le nom.



*Caniche* est la chose envisagée par un autre côté. Ce qui a frappé le gone qui le premier a inventé le nom de *caniche*, c'est la jambe qu'il faut tenir pliée, comme celle d'un cabot de dévideuse. Les gones de ce temps-ci, déjà, ne disent plus guère *jamberotte*, mais *jambecroche*. Là encore, au lieu d'être frappé par l'idée d'une jambe cassée, l'inventeur a été frappé par l'idée d'une jambe en forme de crochet. Le français n'a-t-il pas *bancroche* pour exprimer la même chose ?

\*  
\*\*

Quand se sentiront les premières froidures, que la feuille jaunira aux vignes de Sainte-Foy, et que notre hôte le brouillard reviendra faire à ses amis les Lyonnais sa visite accoutumée, alors vous verrez les gones en rond. On va passer à d'autres jeux, et il s'agit de savoir qui sera le *chat*, ou comme on formera les camps, ou qui jouera le premier. Cela s'appelle *déguiller*<sup>1</sup>. Du plat de la main droite (les gauchers exceptés), la jambe repliée, les gones s'appliquent deux coups secs sur ce qu'ils ont de plus chair, puis ils tendent vivement au milieu du rond cette main ouverte, en dessus ou en dessous. Trois temps, trois mouvements : *Zi, zin, zou!* ce sont les paroles dont la claque est l'accompagnement. S'il en est un qui n'ait pas la main tournée comme les autres, le sort l'a désigné.

Les petites filles pour qui la claque serait une « immodestie », se comptent du doigt à la ronde pour déguiller, en chantant d'une voix de catéchisme :

Uni,	Du pied,
Unin,	Du jonc,
Gazin,	Çoquille,
Gazelle,	Bourdon,

1. Le mot vient de la Suisse romande, où *guille* signifie pointe, sommet. D'où, avec une légère extension de sens, déguiller des noix, un nid, les faire tomber [d'un endroit élevé]; d'où encore, en Lorraine, guiller des sous, les lancer en l'air pour savoir si c'est pile ou face qui retombera. De tirer au sort en jetant des sous en l'air, à tirer au sort en général il n'y a qu'un pas. Sur l'idée, comparez *tomber* au sort. Quant à *guille*, c'est le vieux haut allemand *chekil, chegil*, objet allongé en forme conique, d'où notre lyonnais *guille*, fausset d'une bareille.

Un loup,	Leva
Passant	La queue,
Par un	Fit un
Désert,	Gros, etc.

Ah ! j'oubliais la fin :

Pour qui ?

Pour toi !

« Retire-toi — dans ta cabane de bois, » dit-on, en la poussant hors du rond, à la mignonne désignée.

D'autres fois, on emploie une façon encore plus naïve de déguiller. On se compte en disant : « Para-un, para-deux, para-trois, para-quatre..... » Celui qui a *paradis* est sacré par le destin.

\*  
\*\*

C'est à l'automne aussi que vous rencontrez les échasses. Heureux celui qui est fils de menuisier ! Plus heureux le fils du tourneur en chaises ! Deux bâtons, deux taquets bien cloués, la paire d'échasses est tôt faite. Et les gones, glorieux, de faire des enjambées de sept lieues, absolument comme la France dans la voie du progrès, et quelquefois, comme la France aussi, ils font « patapouf ! », sauf à se relever ensuite, merci à Dieu !

1. Je donne la formule de mon temps. On me dit qu'elle s'est modifiée et allongée. Elle est, du reste, variable selon les lieux, car dans toute la France les enfants ont l'habitude de déguiller à l'aide d'une série de mots plus ou moins en consonnance, qui n'ont souvent aucun rapport avec les nôtres.

\*  
\*\*

De l'automne sont encore les fiardes : un beau jeu aussi. On fait un rond encore. Le rond est l'alpha et l'oméga des choses, le symbole de l'éternité. On ficelle sa fiarde avec un bon galan, bien retors, et on la lance dans le rond. Rien de gracieux comme la fiarde tournant et balançant son coquet coqueluchon, en faisant le zzzzzz d'une abeille. Si tu as plusieurs fiardes à ton arc, choisis une vivandière (de vive, agile), peu redoutable à l'attaque, mais ayant beaucoup de vent, c'est-à-dire qui court tout en tournant, comme des valseurs. Faute de quoi, ta fiarde « crevée », c'est-à-dire couchée sur le flanc, et restée dans le rond, il te faudra attendre qu'on te « délivre ». Un gone viendra, qui prendra une grosse fiarde à fer aiguisé et la lancera comme un obus sur ta vivandière, qui sera chassée au loin, mais au prix de quel poron, Dieu sait !

\*  
\*\*

Le lecteur étranger à Lyon serait curieusement frappé de tous ces mots bizarres, dont on est bien tenté de chercher l'origine. Et d'abord qu'est-ce qu'un gone ? Est-ce le *môme*, le *gosse* des Parisiens ? — Que non pas. Gone, le plus répandu de ceux, nombreux, qui existent chez nous, signifie l'enfant, depuis le moment où il a quitté la robe, où il commence à faire la polisse, jusqu'à celui où il a tiré à la conscription. Encore un père de famille dira-t-il volontiers : « J'ai marié mon gone la semaine passée. » Le mot n'a absolument rien du caractère injurieux de *gosse*, *môme*, etc. Une remarquable particularité du mot gone, c'est qu'il est confiné dans la ville même. A deux kilomètres au

delà, on ne sait plus ce que c'est qu'un gone. Le mot ne se retrouve dans aucune langue romane, dans aucun patois d'oc ou d'oïl. Je l'ai pourtant rencontré une seule fois, c'est, sous la forme *gonet*, dans le *Dialoguo de le quatro comare*, pièce en patois dauphinois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il existe dans une charmante ariette lyonnaise de la même époque. Il s'agit d'une dame du monde qui, dans une fête publique, prie un tout jeune homme, placé devant elle, de la prendre sur ses épaules pour mieux voir le feu d'artifice :



Pe - tit gon', veux-tu m'haus-ser pour voir la fu-sée vo-



lan - te; Pe - tit gon', veux-tu m'haus - ser pour voir



la fu - sée vo - ler.

*(Questo pezzo si dove trattare con grande delicatezza e morbidezza.)*

Gone est peut-être un des très rares mots venus du grec : γόνος, fils, enfant. Le sens et la forme s'y prêtent. Des écrivains lyonnais l'ont rapporté au vieux français *gonne*, robe; *gone*, enfant qui porte la robe, mais la formation est inadmissible; on aurait eu *gonne* plus suffixe, par exemple *gonard*, *gonaud*. Ne pas oublier que Lyon avait une colonie grecque si considérable que l'on y prêchait en grec, et qu'il y avait des

écoles grecques. L'extraordinaire est que cette colonie n'ait pas semé dans le peuple un plus grand nombre de mots. Je n'en connais que deux, *gone* et *arton*, pain. Peut-être faut-il y joindre *poron*, blessure que reçoit la fiarde prisonnière, et qui du premier abord paraît venir de *porum*; mais *porum* n'a donné que des mots savants dans les langues romanes; et, de même que pour *gone*, on ne retrouve nulle part *poron* en dehors de l'enceinte de Lyon. On serait donc disposé à croire qu'il a été formé sur *πρός*. Quant à *fiarde*, c'est probablement un substantif verbal de *fierdre*, frapper, de *ferire*, parce que la toupie se frappait avec un fouet pour la faire tourner. Cela se fait encore pour une sorte de toupie qu'à Lyon nous nommons *diable*. Dans le vieux patois lyonnais, comme en témoigne la *Bernarde buyandière*, pièce du XVII<sup>e</sup> siècle, *faire la fiarda*, en parlant d'une personne du sexe, avait un sens trop folâtre pour qu'il soit séant de l'indiquer ici.

\*  
\*\*

Mais l'hiver est venu. Adieu les jeux d'automne. Dans le ciel gris, lourd, capitonné, on entrevoit quelquefois un gros pain à cacheter mois. C'est le soleil. Les fumées se tiennent sur les toits, tout blancs de neige. Les chevaux d'omnibus marchent lentement, en faisant de grandes glissades. Le nez coule, que c'en est une fontaine. Feutez-vous l'estomac d'une de ces bonnes « bavaroises, chauffées, sucrées, un sou le verre, » qu'on ne trouve qu'à Lyon. De mon temps, j'allais de préférence les chercher sur la place des Jacobins, alors que toutes ces soi-disant belles-rues, qui ne font que des courants d'air, n'étaient pas encore percées. Il y avait là une rangée de beaux

comptoirs d'étain en plein air, brillants comme des casques de cuirassiers à la parade. Les soirs, lorsque le verglas craquait sous les pieds, que le brouillard enveloppait votre nez de son ouate glacée, que la sentinelle dans sa grande roupe battait la semelle devant le haut mur de la préfecture, le cœur se réjouissait en voyant sortir du cornet de poêle, au dessus du couvert de bois du comptoir, une bonne fumée chaude qui se détachait en clair dans la brume, comme l'haleine des chevaux quand il gèle. C'était celle du foyer où reposait la vaste bouilloire aux reflets d'argent qui renfermait dans ses flancs cette bavaroise au sirop de capillaire, que vous servait une bonne femme engoncée jusqu'aux yeux dans son fichu de tricot. Et tout ça pour un sol, et la bonne grâce en plus!

Encore avait-on la joie, en buvant, de voir son image réfléchie dans les faces multipliées des miroirs qui décoraient ce qu'on pourrait appeler sans profanation le retable du comptoir! Cette délicieuse bavaroise, mêlée de lait bouillant, — sans augmentation de prix, — rendait tous les services : elle réchauffait le corps, elle guérissait le rhume, car à Lyon, c'est vrai, nous avons des rhumes, des catarrhes. Au moins n'allons-nous pas *ad patres* en quarante-huit heures, d'une fluxion de poitrine, gagnée à coups de mistral, comme dans ces pays du Midi où les médecins envoient les poitrinaires se guérir de cette façon radicale. Et nos catarrhes, après tout, il n'en faut pas tant dire de mal, ils sont surtout désagréables pour les autres. — Enfin, cette bavaroise, elle vous purgeait légèrement! Tout était bénéfice.

\*  
\*\*

Mais quoi ! il y avait bien mieux que la bavaroise pour se réchauffer ! il y avait la glissière. C'est ça qui était bon pour le froid aux pieds ! On court, on s'élançe en frappant du talon, puis l'on passé comme un trait d'arbalète en se mettant « à cacaboson (ce mot composé serait délicat à expliquer) ». On dit encore « à croupeton ». Il faut se lancer bien fort pour « donner du beurre » à ceux qui sont devant et ne sont pas assez vites à votre gré. Des fois, il y a quelques huit ou dix gones en route sur la glissière. Arrive un fort par derrière, qui donne trop de beurre. Pouf ! voilà toute la « ranche » de gones par terre, comme des capucins de carte. Qui tombe doit « baiser le babouin », c'est à savoir l'effigie du souverain régnant imprimée dans la glace à l'aide d'un sou. Babouin, en vieux français, veut dire singe. Même aux plus beaux temps de la monarchie, le gone a toujours été irrespectueux.

\*  
\*\*

Encore de l'hiver, les gobilles. On y joue de diverses façons ; au « carré », avec des gobilles au coin et au milieu, qu'il s'agit de poquer. Toute gobille poquée est empochée. Mais ne « bombez » pas, c'est-à-dire n'avancez pas la main en manière d'élan, quand du pouce vous lancez votre gobille : « ce n'est pas de jeu. »

Nous jouions aussi au « carré pointu ». A l'École polytechnique on disait : « au triangle ». Que voulez-vous, nous autres gones, nous ne pouvions pas être aussi forts que cela en mathématiques.

Puis, « au pot » ou « aux potets ». Il faut poquer la gobille de l'adversaire, toujours; puis faire son pot, avant ou après. Le pot fait d'un seul coup gagnait la partie. Mais avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise, il fallait crier : *Sale tout ! qu'empoche a tout !* Sans quoi, coup nul.

La même formule magique de *Sale tout* empêchait aussi les trois « arpan » qui, faits avec la main étendue, de l'extrémité de *longue-dame* (pour les savants, le médius), rapprochaient autant du but, comme au quinet les trois sauts. Cette formule n'est point composée de vains sons frappant l'air, et les petits gones romains l'employaient lorsqu'ils jouaient aux dés sur les marches de notre temple d'Auguste. C'est *salvo tottum* (pour *totum*). Quant à *arpan*, c'est le vieux français *espan*, du germanique *spanna*, mesure de la main étendue.

Ces avantages accordés aux grandes jambes et aux grandes mains me paraissent toujours injustes, à moi qui étais petit. Comment voulez-vous que la monarchie subsiste dans un pays où les gones eux-mêmes se mêlent de raisonner de l'égalité !

Mais, par exemple, si vous jouez aux gobilles et que vous ne soyez pas sûr de gagner, je ne vous conseille pas de jouer les « oignes » pour enjeu, que vous prononcerez *ognes*, comme poigne se prononce *pogne*; moigne, *mogne*, etc. Autant de fois votre adversaire fera le pot, ou poquera sans interruption la gobille placée sur le bord, autant de fois, d'une distance fixée à l'avance, recevrez-vous les oignes. Il vous faudra placer votre main la pointe en bas et le dessus en dehors, une gobille serrée entre *longue-dame* et *Jean-du-siau* (pour les savants entre l'annulaire et le médius). Le gagnant tire censément à la gobille, mais il vous attrape toujours les phalanges. Chaque fois l'on

fait : oh ! — Quand il gèle très rude, le charme en est accru. — Que de fois, dans ma vie, la France ne m'a-t-elle pas produit l'effet d'un vaste jeu de gobilles, où c'est la raison et le bon sens qui reçoivent les oignes ! Espérons que c'est fini, et qu'enfin nous pourrions reposer nos doigts meurtris !

*Oigne* est en relation avec le genevois *ognon*, tape, coup, contusion. C'est *onio*, ou plutôt le substantif verbal d'un verbe supposé *oniare*, d'où *oigner*, meurtrir.

\*  
\*\*

A vous conter tous nos jeux, j'en aurais jusqu'à la semaine des quatre jeudis. Connaissez-vous la « bauche caminante » ? Cela se joue à deux : chacun son palet ou son tesson, chacun son tour. Qui attrape le palet de l'autre a le droit de se faire « caminer », c'est-à-dire porter à « bon vinaigre » jusqu'au sien. *Caminer* est emprunté au provençal *camina*, qui répond au français *cheminer*. Quand on est de force égale, la bauche caminante n'est point trop pour déplaire, mais lorsqu'il y en a un des deux qui est le double plus lourd, le pauvre petit a de quoi « chiner ! »

Le jeu s'appelle *bauche* parce que, pour gagner, il faut baucher le tesson de son adversaire. Baucher a déjà été expliqué à propos des boules. Quant à *chiner*, c'est le vieux français *eschiner*, réduit à *chiner* suivant une règle très particulière au dialecte lyonnais, qui donne de même à *l'eschinée* du porc le nom de *chinard*.

\*  
\*\*

Le « diable boîteux » demande plus de monde. Nous voilà vingt ou trente gones, des bons, de ceux qu'on appelle « gones

mouvants (un mouvant est un jeune moineau) ». Nous prenons chacun le nom d'un saint : saint Fiacre, saint Pacôme, saint Polycarpe, saint Cloud, saint Loup, saint Cârpiion, saint Paschase Radbert, etc. Je ne sais pourquoi j'avais affectionné de prendre « le grand saint Lâche, patron des fainéants ». Nous tirons chacun notre mouchenez (les gones mal élevés prononcent tire-jus). On déguille. Le condamné du sort passe à la course entre les deux rangs, criant : « Je passe pour (ici le nom d'un des patrons choisis). » Celui qui a le nom du saint doit taper au passage. S'il manque, s'il oublie, tant pis pour lui, il prend la place du patient. On peut passer pour « le bon Dieu », alors personne ne tape. Mais ceci est affaire aux capons. Est-ce une pointe ignorée d'esprit philosophique qui me poussait à passer pour « le diable » ? Alors tout le monde tape, et quel dos bleu ! Mais aussi on a fait son dur !

\*  
\*\*

Ne dédaignons point le « cochon salé ». Je suis au désespoir d'employer ce mot vulgaire, mais notre terme plus distingué de « cayon », qui peut au moins, lui, se prononcer dans un salon, ne trouverait point ici sa place. Cochon salé est le mot technique, et force est de l'employer.

Donc le « cochon salé », c'est un gone au milieu d'un rond (toujours !), assez grand pour que les joueurs qui l'entourent soient obligés de mettre un pied dedans si, de leur mouchoir tordu en façon d'anguille et noué par le bout, ils veulent atteindre le cochon.

Celui-ci, penché, le dos courbé en demi-cercle, attend patiemment les coups. Cependant les cochons eux-mêmes ont

des « avocats ». Avocat et prévenu se tiennent par un mouchoir, mais, dans la main droite, l'avocat serre son argument, qui est aussi en façon d'anguille. L'avocat crie de tous ses poumons : « Je sale mon cochon une fois ! Je sale mon cochon deux fois ! Je sale mon cochon trois fois ! » — Et la bataille s'engage. Le gardien a fort à faire. Tandis qu'il défend le dos de son cochon d'un côté, les joueurs tâchent à taper de l'autre. Pourtant, s'il est adroit et preste, il ne tarde guère d'atteindre un assaillant, alors obligé d'échanger sa position avec celle du cochon, qui se hâte de lui rendre, avec un intérêt plus élevé que celui des banques de dépôt, les coups qu'il en a reçus.

Pas n'est besoin de faire observer que « je sale » a ici, comme tout à l'heure, la signification de *salvo*. De même encore « se saler », c'est se retirer d'un jeu quelconque. « Je me sale, » je cesse le jeu, je me repose. *Saler* a dû être précédé par une forme *sauler*, qui existe encore en Limousin, et indique parfaitement le sens primitif. L'expression se dit, par exemple, d'une place qu'on veut conserver et qu'on *saule*, c'est-à-dire qu'on marque pour qu'un autre ne s'en empare pas en votre absence.

De *sauler* à *saler*, il n'y a qu'un pas, surtout quand il s'agit de cochon.

\*  
\*\*

Y en avait-il, de ces jeux ! Dire qu'il n'y a qu'une manière d'apprendre, et tant de s'amuser ! Et *la balle empoisonnée*, et *le cheval fondu*, et *le roi détroné* et *les brigands* ! — Les brigands, c'est cela qui était merveilleux dans cet ancien Jardin des Plantes, qu'on eût dit fait pour la chose ; ce coin doux, tranquille, isolé, ombreux, avec son buste de l'abbé Rozier, placide

sur son terme à la façon antique; « cet asile champêtre, » que l'on trouvait au cœur même de la ville, et que M. Vaïsse, barbare, a détruit de fond en comble. Seulement, le difficile était de trouver des gendarmes. Tout le monde voulait être brigand, personne gendarme. Le brigand, c'était la poésie; le gendarme, la prose. Plus tard, on en vient à apprécier davantage la prose.

Pour la « balle empoisonnée » (nous appelons *balle* ce qu'ailleurs ils appellent *paume*), on fait en terre autant de pots qu'il y a de joueurs; à chaque pot son propriétaire. La balle court sur le sol. Arrive-t-elle dans un pot, c'est le cas de jouer de l'épée à deux jambes, et vite, car de toutes ses forces le propriétaire du pot lance la balle dans le dos du traînard. — Jeu très agréable pour celui qui lance la balle.

Le « cheval fondu » ou « la semelle », tout le monde le connaît. De mon temps, il y avait des forts qui « bombaient » sept semelles, c'est-à-dire qui franchissaient le cheval en prenant leur élan de la distance de sept semelles en avant de celui-ci. Encore chaque semelle doit-elle compter pour une et demie, en bonne foi, car elle se compose d'un pied en long et d'un pied en travers, vous vous rappelez ?

Au « roi détrôné », le malheureux gone que le hasard du déguillage, au lieu de celui de la naissance, a fait roi, juché sur quelque tas d'équevilles dans l'encoignure d'un mur, résiste à sept ou huit prétendants. C'est un jeu que les mamans ne goûtent pas, vu les raccommodages de culottes. Enfin, arraché de son trône, les vêtements dessempillés, le roi devient prétendant à son tour, et c'est à lui de dessempiller l'autre. — Image réduite de la politique. — Fasse le ciel qu'enfin un jour nous

n'ayons plus de prétendants, car c'est nous France, hélas! qui payons les fonds de culottes!

\*  
\*\*

Mais les petits, les timides, les modestes, ceux qui seront un jour notaires, ceux qui sont sages, les bons élèves, ceux qu'on appelle des filles (comble de l'humiliation!), ceux-là jouent à des jeux plus tranquilles : *la cachette, la grenouille, les osselets* (heureux les enfants dont les parents aiment trop le gigot!). Ceux qui ont l'âme prédisposée à la musique prennent un goulot de bouteille cassée et y collent un morceau de parchemin arraché au dos d'un livre de classe, et percé de quatre trous. L'instrument est attaché à un bâton par un crin tiré de la queue de l'âne (non consulté) d'une laitière. En faisant rapidement le moulinet avec le bâton, cela produit une sorte de musique, délicieuse. On dirait du Wagner.

\*  
\*\*

Il en reste encore : et *ronquille*, et *la balle du camp*, et *la balle contre le mur*, et *mouche mouche caramouche*, et tant d'autres ; mais il me souvient aussi d'un proverbe approprié : « Jeu qui trop dure ne vaut rien. »

15 avril 1873.





## LES BOULES

**U**N ami qui a lu le chapitre précédent me fait observer que, dans les jeux des gones de Lyon, je n'ai point parlé des boules. C'est que le jeu de boules n'est point proprement des gones. Voire, c'est le jeu non pas même du jeune homme, de l'étourdi et de l'écervelé, mais bien de l'homme mûr, qui a de la prud'homie et l'entendement rassis, ayant déjà chaussé besicles, et, pour se défendre des glaces de l'âge qui approche, a sagement fait de bâtir sur le devant, comme nous le disons, nous autres Lyonnais, de ces personnages respectables qui se font précéder de leur ventre, ainsi que les grands de leurs gros bagages.

Le jeu de boules est le jeu des boulangers retirés, des pâtisseries, des notaires, c'est-à-dire de tout ce qui constitue la partie

sérieuse et solide de la société. Celui-là seul peut vraiment comprendre le jeu de boules, qui a l'âme pure, qui n'a point connu les passions ou en est revenu, qui a le cœur simple. Jusque-là même qu'à la campagne les dames, souvent, ne dédaignent point de prendre part à ce modeste amusement. Leur aimable gaucherie, leur faiblesse, leur charmante maladresse à lancer la boule, qu'elles sont obligées de tenir en dessus de leur petite main délicate, au lieu de la happer solidement, comme les hommes, dans la main renversée, donnent une grâce, une fraîcheur que l'on n'eût point soupçonnées à ce jeu prosaïque. A la fin de la partie, leurs bras retombent comme lassés; leurs cheveux sont légèrement dénoués sur le cou; leur front est un peu rose de fatigue, et, si c'est l'été, quelquefois il y brille comme une perle de tiède rosée.

Ami lecteur de mon âge, si, quand tu avais vingt ans et même quinze, tu n'as pas compris le monde de poésie que peut renfermer une vulgaire partie de boules, c'est qu'alors tu n'avais personne d'un peu ressemblant à ce portrait, à qui ramasser ses boules pour lui en éviter la peine : plaisir infini, sans cesse renaissant, car chaque coup en fournit l'occasion, et toujours aussi douce..., ou bien si, ayant à ramasser ces bienheureuses boules, ces boules bénies, tu ne l'as pas fait avec délices; si tu n'as pas compté les heures jusqu'au dimanche; si tu n'as pas frémi en pensant qu'il pourrait pleuvoir, si tu n'as pas vu avec terreur les minutes s'écouler à cette partie, c'est qu'alors tu n'es qu'un imbécile! A cette époque, il est vrai, tu n'étais pas ce qu'on appelle un joueur de boules; tu n'aimais pas le jeu de boules pour le jeu de boules, l'art pour l'art. Celui-ci n'était que l'accessoire, qu'à l'inverse de l'axiome

juridique, suivait le principal. Tu n'avais pas, comme dirait un Allemand, la notion du jeu de boules en soi, du jeu de boules dans l'absolu. Tu l'as sans doute aujourd'hui cette notion, joueur, mon ami, mais vrai, n'est-ce pas, il faisait meilleur de ne l'avoir point ?

\*  
\*\*

Les boules sont lyonnaises, tout ce qu'il y a de plus lyonnais. Le goût de ce jeu, il est vrai, nous le partageons avec tout le Midi. Il n'y a guère de temps même qu'il y eut à Toulon un « concours de boules ferrées », disaient les journaux de Provence. Je n'en ai pas su le résultat, mais je ne doute pas que les amateurs lyonnais n'y aient dignement représenté ma ville. S'ils n'ont pas remporté la palme, ils l'ont méritée.

La terre classique du jeu de boules, ce sont les Brotteaux. Quand, dans une partie chez un ami, à la campagne, un de ces amis chez qui l'on porte un melon, quand un des joueurs, voulant faire le brillant, lance sa boule en lui faisant décrire quelque immense parabole en hauteur, c'est une plaisanterie qui ne manque jamais son effet, de lui dire : « Tu te crois aux Brotteaux ! » Comme au tireur qui s'apprête : « Allons, tire... tes chaussettes ! »

C'est à quelque huit ou neuf pieds en contrebas de la chauscée, dans un bas-fond enclos le plus souvent de planches noircies par la pluie et la suie, sur un fond mi-parti de sable et de limon, bien uni, que se trouvent les arènes de nos athlètes. Ils ont conscience de la solennité de leurs actes, car ils jouent sous les yeux d'une galerie nombreuse, experte, impartiale, qui ne ménage ni la critique au maladroit ni au grand artiste l'enthou-

siasme. Le jeu de boules a ses Tamberlick. Mais vienne une crue du Rhône, et voilà les virtuoses forcés de faire relâche.

Hélas ! en ce siècle de fer et de communards, tout dégénère. On va de Napoléon I<sup>er</sup> à Napoléon III, de Danton à Vermesch. Notre ancien jeu de boules chez Mélinon, vers la Part-Dieu, où l'on pouvait faire sept, huit, dix parties à la fois, n'existe plus. On y a bâti, et il a été remplacé plus au loin par quelque menue monnaie de jeux de boules, qu'il faut aller chercher rue Bugeaud ou ailleurs. Avec cette manie de bâtir partout, il faudra bientôt jouer aux boules en chambre.

La plupart des cabarets des faubourgs ont leurs jeux de boules. Ceux de la Quarantaine, sur deux terrasses superposées, sont connus de vieille date. J'ai oublié le nom du restaurateur d'aujourd'hui (la mémoire des anciens n'est que pour les choses anciennes), mais jadis c'était Morangier, *au Grand Ballon*. En 1840, aux inondations, la maison partit sous un éboulement. On me dit qu'encore aujourd'hui on y joue beaucoup, et que les échos cachés dans les broussailles du vert coteau de Saint-Just retentissent souvent du choc des boules lancées par la bazoche lyonnaise, qui ne brille pas moins par la force et l'adresse que par l'éloquence. Ainsi le Mercure grec présidait à la fois aux jeux de la palestre et aux beaux discours.

Il paraît qu'il existe aussi un jeu de boules renommé à la Croix-Rousse. Je ne le connais que par une grande caricature qu'avait faite, vers 1865, le dessinateur Labbé, et qui était exposée chez un marchand de papiers peints de la rue Impériale. Labbé excellait à ces sortes de représentations. Une grande gaucherie d'exécution ajoutait au naïf de la scène. On dit que le personnel habituel des joueurs y était tiré au vif. J'ai gardé

souvenir d'un grand, gros, à moustache, air de militaire en retraite, qui se curait l'oreille avec son petit doigt, et je devine qu'en effet cela devait être d'une ressemblance extraordinaire. Le même dessinateur avait fait les agents de change dans la salle de la Bourse. Les types étaient admirablement saisis, à ce point précis où l'on ne sait trop s'il s'agit d'une charge ou bien d'un portrait sérieux. Du même auteur, le bouillon Gailleton, de la place Impériale, les bèches de Germain, la salle des Pas-Perdus, au Palais de Justice. J'ignore ce que l'artiste est devenu.

\*  
\*\*

Montrez-moi des joueurs de boules, et, sans être un grand clerc, je vous dirai leur caractère, leurs habitudes et jusqu'à leurs opinions politiques. Ce tireur, là-bas, qui fait son fendant, c'est un politique ne doutant de rien. Monarchiste ou républicain, soyez sûr que c'est un extrême. Avec cela, beau parleur. Mais de grand tireur petit faiseur. Il ne veut entendre qu'à baucher toutes les boules en place, comme certains radicaux à transformer la société tout d'un bloc. Mais souvent le tireur manque et vous fait perdre tout à trac, et le violent vous fait sauter de cent ans en arrière, comme en 1851.

Ce premier pointeur, à coup d'œil juste, qui va droit au but et joue simplement, sans phrases, c'est un esprit sage, modéré, honnête. Il sera libéral, il ne sacrifiera pas la France à son parti. Il nous faudrait, en ce moment, beaucoup de bons pointeurs. Cet autre qui attache soigneusement sur son abdomen en proue de galère un mouchoir de Chollet, à carreaux couleur de tabac, est un conservateur un peu craintif, qui veut ménager la

France en même temps que son pantalon. Peut-être bien préférerait-il à tout régime un bon sabre.

Méfiez-vous de celui-ci qui balme toujours. Le balmeur est cauteleux, un peu tortueux. On ne saura guère pour qui son vote. C'est un radical avec les radicaux, ultramontain avec les ultramontains. Mais sa manière de jouer ne vaut rien. Il n'est tel que de prendre le droit chemin, ni trop lentement, ni trop vite.

Mais voilà, la France est un pays où tout le monde veut tirer et où personne ne veut pointer. Puis, entre le tireur fendant, le conservateur à mouchoir de Chollet sur le ventre, et le balmeur, que voulez-vous que fasse l'honnête pointeur qui leur est associé? Qu'il perde la partie? C'est bien ce qu'il fait. Malheureusement, nous l'avons vu en 1870, c'est la France qui la perd avec lui.

\*  
\*\*

Expliquer ce que c'est que *baucher*, que *balmer*, que *barmayer* à des Lyonnais, c'est, à proprement parler, vouloir apprendre à son père à faire des enfants. Mais il faut compatir à l'ignorance de ceux à qui Dieu n'a pas fait la grâce, comme à nous, de venir au monde à Lyon. Compatissons :

Baucher une boule, c'est la tirer. Mais, au fait, « tirer une boule, » est-ce que, par hasard, ce ne serait pas encore du lyonnais? — Peut-être. — La poquer, donc? Encore plus. Sincèrement, je ne sais comment m'y prendre pour me faire entendre en français. J'ouvre mon oracle, l'excellent M. Molard, maître d'école, qui, de 1792 à 1810, publia, sous divers titres, un recueil d'expressions lyonnaises qu'il considérait comme

vicieuses, et je lis dans *le Mauvais langage corrigé* (1810) : « BAUCHER une boule, la déplacer au moyen d'une autre. C'est le mot *débuter* qui doit remplacer cette expression. » C'est à mon tour de n'y rien comprendre. J'ai bien vu quelquefois des acteurs débiter au théâtre des Célestins, mais des boules, jamais ! Paraît cependant que c'est le terme, suivant le dictionnaire de l'Académie ; mais quelle drôle de langue ! Allez donc aux Brotteaux dire à un tireur de débiter une boule ! Les enfants eux-mêmes vous riront au nez. — Le premier français, n'est-ce pas d'être intelligible ?

Le digne M. Molard ne s'en tient pas là et il nous gratifie de l'étymologie : « Peut-être le mot *baucher* vient-il de *bacchari*, *debacchari*, qui signifient *faire comme les bacchantes*, et dont on fait *débaucher*, *débauche* au sens figuré. »

Peut-être qu'il dit vrai, mais c'est un grand peut-être.

Le fait est qu'il est impossible de ne pas être frappé avec M. Molard, de la ressemblance frappante entre une bacchante qui fait la débauche et un tireur qui tire une boule.

\*  
\*\*

Je crois que *baucher* est un verbe formé sur *bauche*, boule à jouer, mot qui a dû exister jadis en lyonnais, comme il existe encore dans la Suisse romande sous la forme *baudschi*. *Baucher* une boule vaudrait donc autant comme à dire « bouler une boule ».

Le mot *bauche*, boule, n'est lui-même que le vieux français *balc*, *bauch*, poutre, bardeau pour couvrir les toitures, qui vient du vieux haut allemand *balco*, poutre. Le sens s'est étendu à

boule fabriquée avec du bois, comme il s'est étendu à bardeau fabriqué avec du bois. Le nom de la matière a été substitué à l'objet. De même nos pères disaient-ils « rouler le bois » pour jouer aux boules.

« Baucher en place, » c'est tirer en place, c'est lorsque la boule du tireur est lancée si juste et de telle façon qu'elle prend la place même de la boule tirée. Fins tireurs, ceux qui bauchent en place !

Au figuré, baucher en place s'emploie bien souvent. Toutes et quantes fois j'entends à l'Assemblée les bonapartistes parler de lois violées, de droits méconnus, de libertés foulées aux pieds, je suis bauché en place.

\*  
\*\*

Poquer se dit non seulement d'une boule, mais en général de tout objet qu'on heurte. « Les deux moutons ont poqué leurs têtes. » Une dame dira très bien : « En tombant, parlant par respect, je me suis poqué le bas du dos. » En Suisse on dit *poqa*, jeter lourdement un fardeau. C'est l'onomatopée *poq*, le bruit du heurt, qui a formé le mot.

\*  
\*\*

*Balmer*, aux boules, c'est prendre un chemin détourné, monter sur une éminence (balme), à droite ou à gauche, pour de là redescendre sur le but. Extensivement, c'est roquer une planche, un mur, un arbre, pour arriver au but par un angle de réflexion égal à celui d'incidence. *Barmayer*, cela se comprend tout seul, c'est un diminutif de balmer. C'est comme si l'on disait balmayer.

Une balme, une barme, chez nous, c'est un coteau. Dans ce sens, le mot est purement lyonnais. Par un singulier contre-biais, le vieux provençal *balma*, dont il vient, devenu *baume* dans le provençal moderne, signifie grotte. Témoin la Sainte-Baume. La définition : *baulma, crypta montis*, tirée par du Cange d'un glossaire provençal-latin, explique le passage du sens de grotte à celui de l'escarpement dans lequel la grotte est creusée. A Lyon nous disons les balmes de Saint-Clair, les Balmes viennoises, les balmes des Étroits, etc.

Souventefois, au jeu de boules, il arrive qu'on ne sait pas, à simple vue de nez, discerner la boule « qui tient ». Qui tient quoi ? Je n'en sais rien. Suffit que celle qui tient, c'est la plus près. Pour en bien juger, il faut se placer, le but entre les deux talons, au sommet de l'angle idéal que feraient des droites tirées des boules au but. De tout autre place, la perspective vous met dedans. Si vous avez le compas dans l'œil, vous discernez d'assez petites différences, mais on comprend qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le compas dans l'œil. Alors il faut bider, c'est-à-dire proprement mesurer en mettant un pied l'un devant l'autre. *Bider*, de *pedem*<sup>1</sup>. Puis bider s'est étendu au sens de mesurer avec une canne, une ficelle, un mouchenez, avec ce que vous voudrez, pourvu que cela s'étende en longueur.

1. La transformation de *p* initial en *b* est pour étonner. Aussi est-il nécessaire que l'étymologie soit étayée de la comparaison avec le mot *peder*, usité à Mâcon, et celui de *pider*, usité dans le canton de Vaud, pour mesurer avec le pied au jeu de boules ; avec le mot *pida*, usité dans le patois des mêmes montagnes pour mesurer avec le pied ou avec la main, et enfin avec le mot de la Seine-Inférieure, que je n'enregistre qu'à mon corps défendant, à cause des bienséances, je veux dire le mot de *péter*, qui signifie mesurer en général.

Et tâchez bien d'en faire au moins un dans la partie, de point, sinon il vous faudra « baiser — aïe ! que cela est difficile à dire ! — baiser le... (de plus en plus difficile) le... fond de la vieille. » — *Dura lex sed lex!* Dans le beau monde, on se contente de la plaisanterie en paroles. Mais à Saint-Symphorien-le-Château, on réalise la chose. Il y a au cabaret un beau tableau représentant en profil une horrible vieille, avec trois poils sur le nez et une roupie au tabac par dessous. La partie idoine du cotillon est formé d'une « pièce de retombe », comme disent les architectes. On lève la pièce de retombe, et il n'y a pas à dire, perdants, mes amis : *O faut bicô la reliqua!*

\*  
\*\*

Heureux qui, bien portant encore, dans quelque modeste « campagne », pas trop loin du brave Lyon, peut passer ses vieux jours en paix, lisaillant un peu, causillant avec des amis, et roulant chaque jour le bois pour salulaire exercice corporel. Il me souvient de tous ces bons vieux qui, chaque semaine, venant chacun de sa chacunière, se réunissaient chez mon père, à Sainte-Foy, pour faire la partie de boules. Après la partie, où les lazzis et les quolibets ne « déçessaient » pas, on allait prendre une menue collation, se lavant le cou par dedans avec quelque friand vin blanc clairet, à seule fin que les bons mots pussent mieux sortir et mieux entrer les bons morceaux. Un jour de la semaine, on allait chez celui-ci; un autre jour chez celui-là. Quels braves gens tous ! Et quels légitimistes ! Je me rappelle cet excellent père Thierry, possesseur d'une belle propriété, avec une sorte de château à la Louis XVI, bonnement enduit à la chaux, mais qui simple, d'une silhouette

franche et noble, valait cent fois mieux que ces horribles jou-joux avec des manières de seringues aux quatre coins en guise de tourelles, dont on empoisonne tous nos environs. A la fin du repas, le vin clairet aidant, les yeux apétissés et brillants, il ne fallait jamais à porter un toast qui se terminait invariablement par « Dieu-z-et le Roi ! » — Hélas ! à tous ceux-là leurs fils eux-mêmes ne sont plus !

Mais malheureux à qui l'âge pesant défend de se baisser, à qui la vue affaiblie ne permet plus de mesurer les distances, que le moindre mouvement essouffle et fait palpiter et tomber en sueur. Malheureux quand il faut quitter les boules aux jeunes pour ne garder d'autres ressources que le mol lit et l'écuelle profonde. Ainsi meurt-on déjà avant de mourir.

*24 juin 1873.*

